

1^{er} Juillet 1921. — N° 24

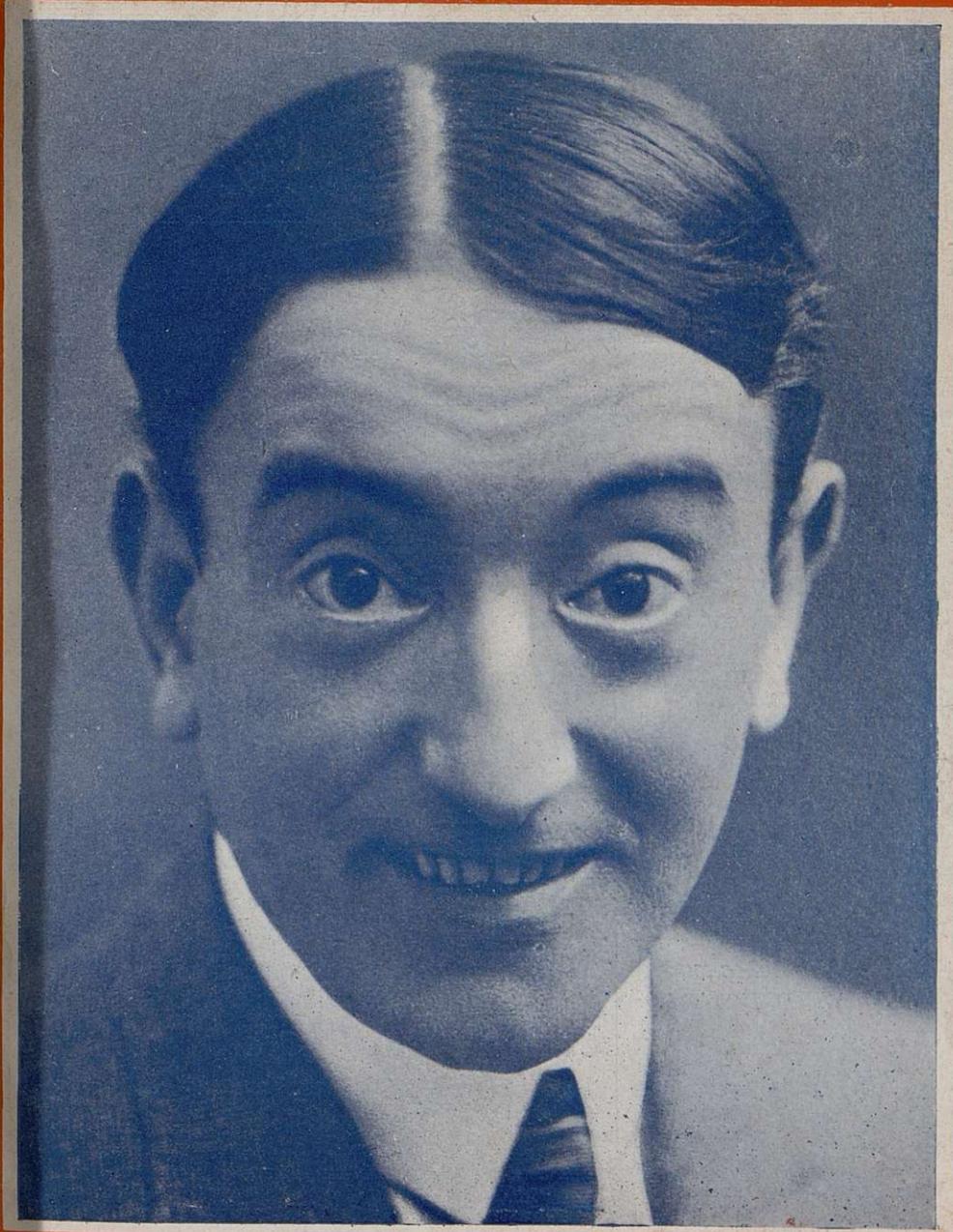
ÊTES-VOUS PHOTOGÉNIQUE ?

PRENEZ PART A
NOTRE GRAND
CONCOURS!

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



GEORGES BISCOT

CLICHÉ LUMINA

LES GRANDS FILMS
DE
Pathé Consortium Cinéma

QUATRE-VINGT-TREIZE

d'après l'Œuvre Immortelle de
VICTOR HUGO

MISE EN SCÈNE D'ALBERT CAPELLANI

sera projeté à Paris
à partir du 24 Juin

DANS LES ÉTABLISSEMENTS CI-DESSOUS :

Gaumont Palace	Artistic	Gambetta Palace
Omnia Cinéma Pathé	Maillot Palace	Vaugirard Cinéma
Ciné Pax	Mozart Palace	Saint-Marcel
Paris Ciné	Batignolles Cinéma	Splendid Cinéma Théâtre
Gâté Parisienne	Secrétan Pathé	Mésange Pathé
Marcadet Palace	Chanteclair Pathé	Grenelle Pathé
Palais des Fêtes	Bagnolet Pathé	Vanves Pathé
Max Linder	Temple Pathé	Gobelins Pathé
Tivoli	Danton Palace	Gâté Pathé
Saint-Paul	Mesnil Palace	Impéria Passy
Lutetia Wagram	Cinéma Récamier	Cinéma St-Martin
Lyon Palace	Cinéma Pernet	Ciné St-Sabin
Belleville Palace	Flandre Palace	Magic Ciné
Palais Rochechouart	Regina Palace	Ciné Béranger
Barbès Palace	Univers Cinéma	Alhambra, b ^d Villette
Voltaire Palace	Ciné Sainte-Anne	Cinéma Stephenson
Madeleine Cinéma		Olympia Cinéma
Pathé Palace		Splendid Ciné

*

Le Numéro 1 fr.

N° 24

1^{er} Juillet 1921

Cinémagazine

Hebdomadaire Illustré paraissant le Vendredi

ABONNEMENTS		JEAN PASCAL et ADRIEN MAITRE Directeurs	ABONNEMENTS	
France	Un an 40 fr.	3, Rue Rossini, PARIS (9 ^e) - Tél. : Gutenberg 32-32 Les Abonnements partent du premier de chaque mois. (La Publicité est reçue aux Bureaux du Journal)	Étranger	Un an 50 fr.
	Six mois 22 fr.			Six mois 28 fr.
	Trois mois 12 fr.			Trois mois 15 fr.
	Un mois 4 fr.			Un mois 5 fr.

PETIT RECENSEMENT ARTISTIQUE ET SENTIMENTAL

Cette enquête a pour but de renseigner nos lecteurs sur leurs artistes favoris en donnant la parole aux intéressés eux-mêmes. Nous avons déjà publié les réponses de Régina BADET, Gaby MORLAY, Marcel LEVESQUE, MUSIDORA, Madeleine AILE, Sandra MILOWANOFF, Huguette DUFLOS, Léon MATHOT, René CRESTÉ, Georges BISCOT, France DHÉLIA.

PAUL CAPELLANI



Avez-vous des superstitions ? — *Peu, mais quelques-unes tout de même.*
 Quelles sont-elles ? — *Les moins bêtes.*
 Quel est votre fétiche ? — *Un rubis monté en épingle de cravate.*
 Quel est votre nombre favori ? — *Nombres pairs, de préférence 10.*
 Quelle nuance préférez-vous ? — *Bleu et jaune.*
 Quelle est la fleur que vous aimez ? — *Je les aime toutes.*
 Quel est votre parfum de prédilection ? — *Verveine.*
 Fumez-vous ? — *Non ! Ou du moins plus... pour le moment, et c'est bien dur !*
 Aimez-vous les gourmandises ? — *Evidemment.*
 Lesquelles ? — *Toutes.*
 Votre devise ? — *Bien faire et laisser dire.*
 Quelle est votre ambition ? — *Etre toujours heureux.*
 Quel est votre héros ? — *Cyrano.*
 A qui accordez-vous votre sympathie ? — *A tous ceux qui m'accordent la leur.*
 Avez-vous des manies ? — *Qui n'en a pas ?*
 Etes-vous... fidèle ? — *On n'aime qu'une fois... chaque fois qu'on aime.*
 Si vous vous reconnaissez des défauts... et des qualités, quels sont-ils ? — *Je n'ai pas assez de place pour répondre.*
 Quels sont vos auteurs favoris : écrivains, musiciens ? — *Alfred de Musset, Hugo, Zola, Bataille, Rouget-de-l'Isle, Debussy, Charpentier.*
 Votre peintre préféré ? — *Henri Martin.*
 Quelle est votre photographie préférée ? — *Celle-ci.*

Paul Capellani

Votre nom et prénom habituels ? — *Paul Capellani.*
 Lieu de naissance ? — *Paris.*
 Quel est le prénom que vous auriez préféré ? — *Je suis habitué au mien, pourquoi changer ?*
 Quel est le premier film que vous avez tourné ? — *L'Enlisé du Mont-Saint-Michel.*
 De tous vos rôles, quel est celui que vous préférez ? — *Rodolphe de la Vie de Bohème ou des Mystères de Paris.*
 Aimez-vous la critique ? — *Oui. Grâce à elle, on peut progresser.*

P. S. — Nous avons en main les réponses suivantes qui paraîtront successivement : Baron fils, Sabine Landray, Pierre Magnier, Juliette Malherbe, Napierkowska, Pearl White, Fanny Ward, André Brabant, Jean Dax, Louise Colliney, Nadette Darson, Georges Mauloy, Ginette Archambault, Gina Relly, etc., etc.

Toutes les demandes de changement d'adresse doivent être accompagnées de la somme de un franc en timbres ou billets.

LES AMIS DU CINÉMA

Les adhésions continuent de nous arriver de toutes parts et de plus en plus nombreuses.

A nos correspondants qui n'ont pas entre les mains notre N° 16 (6 mai) nous rappelons que l'Association des Amis du Cinéma est exclusivement formée entre les abonnés et rédacteurs de Cinémagazine, afin de poursuivre les buts suivants :

1° Permettre aux fervents de l'écran de se connaître et de se réunir pour échanger leurs idées ;

2° Les mettre à même de coopérer à la préparation des programmes cinématographiques et d'y faire prévaloir leurs desiderata ;

3° Leur permettre de travailler en commun à généraliser l'utilisation du cinématographe dans le domaine scientifique et l'instruction de la jeunesse ;

4° Rechercher tous les moyens pour étudier son action dans la propagande commerciale et industrielle, etc., etc.

Le « Courrier des Amis du Cinéma » (voir page 30) permet aux Amis du Cinéma de correspondre entre eux.

Pour recevoir la carte de sociétaire, il suffit d'envoyer son adhésion accompagnée du montant de la cotisation, qui a été fixée à Deux francs par an.

Nous mettrons prochainement un insigne pour la boutonnière à la disposition des Amis.

Afin de permettre à nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés, de se faire inscrire à l'Association, nous acceptons les abonnements d'un an payables en dix mensualités de 4 fr.

Pour cette catégorie d'abonnés, il ne sera pas fait de recouvrements afin d'éviter des frais inutiles. Nous prions donc nos abonnés mensuels de nous envoyer régulièrement leur mensualité au début de chaque mois.

Les Amis du Cinéma nous écrivent...

Je tiens à vous féliciter pour votre Cinémagazine. J'aime cette revue et plus je la lis, plus je l'aime. C'est bien la revue qu'il fallait au cinéma, car elle sait vraiment intéresser ses lecteurs par ses concours et ses articles ou biographies toujours variés. Ensuite, ce qui m'a particulièrement fait grand plaisir, c'est l'excellente idée que vous avez eue en fondant l'Association des Amis du Cinéma. C'est une idée heureuse et les vœux de beaucoup de vos lecteurs que vous avez là réalisés. J'espère qu'elle portera ses fruits.

Je souhaite pour votre revue de plus en plus intéressante, des lecteurs de plus en plus nombreux qui toujours sauront maintenir le bon renom de leur cher Cinémagazine.

Un fervent : JACQUES DELAGE.

Etant un lecteur assidu de votre intéressant Cinémagazine, j'ai appris par celui-ci que vous aviez eu l'heureuse initiative de fonder une association dite Les Amis du Cinéma.

Je vous en félicite sincèrement et vous engage à persévérer dans votre but poursuivi.

J'ai le vif plaisir de vous envoyer mon adhésion à votre groupement.

AIMÉ BROTONS à Alger.

J'ai lu avec un intérêt croissant le Cinémagazine et je vous adresse tous mes compliments pour cette heureuse entreprise qui, certes, ne tardera pas à conquérir nombre de personnes.

Aussi, je vous prie de bien vouloir me ranger dès aujourd'hui parmi les membres de cette très intéressante Association des Amis du Cinéma, et je vous promets d'avance tous mes efforts pour conduire à cette alliance de l'art muet, de nouveaux amis.

Je serais heureux de pouvoir correspondre avec des amis de Cinéma.

FRANÇOIS HESSE,
18, route de Metz (Thionville)

“ cinémia ”

5, Place Pigalle

Tél. : Trud. 60-74

Le Studio chic de Paris



GEORGES BISCOT DANS « L'ORPHELIN »

Cliché Gaumont

GEORGES BISCOT

Georges Biscot est incontestablement l'as des comiques français du cinéma. Depuis son premier début à l'écran dans une chanson filmée intitulée *C'est du Cinéma*, ses succès ne sont allés que grandissants. Nous allons donc retracer la brillante carrière du populaire comique avec le plus de précision possible.

Biscot a débuté (il nous pardonnera certainement cette petite indiscretion) il y a une quinzaine d'années au Bobino Music-Hall, (il a maintenant 30 ans). Il affronta pour la première fois les feux de la rampe dans un petit rôle de sergent de ville. Il venait, en compagnie d'un collègue, arrêter un consommateur au restaurant, et son rôle était terminé... C'était un peu court, trop court même au gré de la fantaisie naissante du jeune comédien. Durant les répétitions, le petit Georges s'abstint de toute tradition facétieuse, et le jour de la première il ne trouva rien de mieux, ayant appréhendé au collet le client délinquant, que de terminer son repas, en absorbant les mets de carton-pâte et l'eau colorée en rouge disposés sur la table par les soins minutieux du régi seur. Ce fut un éclat de rire général et, chaque soir, Coco dû remettre ça, mais en exigeant au préalable le remplacement du carton-pâte par un succulent pain d'épice. Puis Coco roula sa bosse; après avoir joué sur différentes scènes il aborda le tour de chant qui fut la pre-

mière étape de sa triomphale carrière. Contrairement à tant d'artistes de music-hall, Georges Biscot créa ses chansons lui-même, ne chantant que de l'inédit et formant son répertoire.

Après avoir chanté à l'Européen, à l'Olympia, à la Cigale, aux Folies-Bergère, il joua des sketches et fit son tour de chant sur les meilleures scènes des villes de province. Il remporta de gros succès à l'étranger. Gravissant sans arrêt l'échelle de la Gloire, dont les marches sont si pénibles à monter, il devint directeur artistique de la Gaîté-Rochecouart, où il joue du reste actuellement en compagnie de ses bons camarades, Mathé, Cresté et de sa charmante et talentueuse épouse Mme Rolette, la Grande revue de M. Paul Cartoux.

Après avoir tourné sa première chanson filmée, il resta quelques temps sans travailler pour l'écran. Quelle ne fut pas sa surprise de voir le régisseur de la firme Gaumont venir le chercher un jour à la Gaîté pour interpréter le rôle comique de Tih-Minh. Le cinéma le tentant, Biscot accepta de « tourner » sous la direction du maître Louis Feuillade, le fameux metteur en scène de *Fantomas*, des *Vampires* et de *Judex*.

Le sympathique artiste prit donc le chemin de Carras, charmant quartier niçois où est situé le studio Gaumont. *Tih-Minh* sortit. Ce fut un gros succès. Biscot joue ensuite *Vendémiaire*, puis il crée l'inoubliable silhouette de garçon

laitier-détective dans *Barrabas*. Puis ce furent *Les Deux Gamines*, film pour lequel il composa un Chambertin... du meilleur cru. Chambertin est le rôle cinématographique préféré de Biscot. C'est dans celui-là que nous le vîmes exécuter son fameux sketch sur patins à roulettes, un de ses gros succès du music-hall.

L'hilarant Coco, ne prenant pas un seul jour de repos, tourna six vaudevilles de Louis Feuillade. *Zidore ou les Métamorphoses*, *Gustave le médium*, *Gaë'an ou le Commis audacieux*, *Saturnin ou le bon allumeur*, *Marjolin ou la fille manquée* et enfin *Séraphin ou les jambes nues*.

C'est dans ce dernier film qu'il lui arriva certaine aventure cuisante. Au cours d'une scène, il devait sauter d'un premier étage sur le dos d'un promeneur. En l'occurrence ce promeneur n'était autre que Martial, l'excellent protagoniste de *Un Aventurier*. Or donc, Martial devait patiemment attendre l'arrivée assez brusque de Séraphin Biscot sur ses épaules puissantes. Au moment où notre jovial Coco sauta du premier étage, on ne sait pas exactement ce qui se passa... toujours est-il qu'il tomba bien, mais pas sur les épaules de Martial, il tomba (excusez-moi, chères lectrices, de l'expression) sur son... postère, et ayant toujours la réplique prête, il ne put que crier : « Aie, mon verre de montre ! » Ce après quoi le bon masseur Bruant lui appliqua une violente friction qui le fit immédiatement revenir à la vie. Les bleus marqués à l'endroit... touché ne nuirent heureusement pas à la photogénie du pauvre Séraphin qui continua les facéties dues à ses jambes nues.

Martial nous contait dernièrement cette anecdote à « l'Union des Artistes de Nice » et tout le monde de rire joyeusement.

Mais revenons à... notre mouton. (Cette façon de parler, ami Biscot, ne doit pas être prise en mauvaise part, il ne m'est pas venu à l'idée de vous comparer à un de ces utiles porte-laine, je me sers de l'expression classique). Louis Feuillade commença à tourner son nouveau roman-cinéma, *Jeannette l'Orpheline*, qui devint ensuite *L'Orpheline* tout simplement.

Ce roman est l'histoire touchante d'une pauvre jeune fille née sous le soleil d'Afrique.. (chut, pas d'indiscrétion !) Dans cette nouvelle production, Georges Biscot joue tout d'abord l'ordonnance d'un officier de spahis. Comme vous le voyez sur la photo suivante, Coco avait arboré à cette occasion une ravissante

paire de petites moustaches, qui tomba du reste à l'épisode suivant.

Un jour que l'on tournait sur une des grandes places d'Alger, plus de 5.000 arabes enthousiastes de l'Art Muet se groupèrent sur la place, encombrant les artistes et les opérateurs et les empêchant de faire du bon travail. Biscot, qui n'avait rien à faire dans cette scène, eut selon son habitude une idée de génie qu'il soumit au metteur en scène.

Utilisant un appareil de prise de vues de réserve, il annonça tout haut aux arabes qu'on allait faire du cinéma au port. Enthousiastes et gênants ils suivirent tous Biscot, jusqu'au port. M. de Meck (époux de l'exquise Sandra Milowanoff) endossa une blouse d'opérateur, et étant arrivés à destination, toujours suivis de 5.000 Arabes, les artistes commencèrent. M. de Meck tournait à vide, avec un flegme que mon ami Brun (l'opérateur de *Tempêtes*) lui eût certainement envié. Pendant ce temps, Biscot habillé en arabe était couché par terre et soufflait avec force sur un mouchoir blanc étalé devant lui sur le sable. Les Arabes très impressionnés suivaient avec une attention extraordinaire les mouvements de l'amusant comique. Ce dernier s'en donnait à cœur joie et faisait des multitudes de grimaces... M. de Meck tournait toujours. Pendant ce temps,

LOUIS FEUILLADE
ET
GEORGES BISCOT



manège. Et le travail était terminé depuis trois-quarts d'heure que le dévoué Coco contournait encore son visage et soufflait sur le mouchoir pour faire rester les foules indolentes et attentives... Biscot jura bien qu'il ne se dévouerait plus, mais un bon couscous le fit revenir sur son serment !!

Au cours de *L'Orpheline*, notre ami Georges déploya une verve comique irrésistible. Vous le verrez au mois d'octobre, dans son pittoresque costume d'Arabe, traverser les aventures les plus extraordinaires. Au cours d'un épisode, il se livre à une lutte violente dans un cabaret marseillais avec un « nervi » trapu et géant. Némorin (il se nomme ainsi dans la nouvelle bande) bat son adversaire et en guise d'adieu lance à la volée le mobilier à la tête des apaches réunis dans le bouge.

Bref, jour et nuit, Georges Biscot travaille sans arrêt. Il ne compte que des amis et des admirateurs. Sportsman enragé, il fut autrefois champion de France amateur cycliste des 50 kilomètres. Il fit partie de la Société Athlétique de Montrouge qui s'enorgueillit maintenant d'avoir possédé en son sein un tel « as ». Georges est également champion de patins à roulettes et les Niçois le virent souvent au Glacier Masséna, occupé à « faire un jacquet » en compagnie de son ami Mathé. Comme Biscot ne fume pas, il mâche du sen-sen gum et comme il ne boit pas d'alcool, il avale à petites gorgées des tasses de thé !

J'allais oublier de vous dire une chose essentielle. Si vous désirez obtenir quelque chose de Biscot, écrivez-lui en employant le plus possible les termes de son dictionnaire. Comment, vous ne connaissez pas le dictionnaire Biscot ? Non ? Alors je vais vous donner quelques échantillons des mots inventés et employés en toute circonstance par l'original humoriste. Tout d'abord, pour supprimer toute la longueur des phrases d'éloges, de reproches, de tristesse, de gaieté, d'étonnement, de joie, il se sert d'un mot (toute la troupe Gaumont s'en sert du reste maintenant) qui répond à tout. Biscot ne dira donc pas à quelqu'un : « Vous êtes très gentil », « Vous êtes fort aimable », « Vous n'êtes que le dernier des mufles » ou « Vous



BISCOT, AU PROLOGUE DE « L'ORPHELINE »

êtes l'homme le plus charmant de la terre » Il vous dira simplement : « Vous êtes... absolument ! » et la mimique exprimée par ses yeux vifs de parisien spirituel complètera la phrase. Il est vrai que le ton sur lequel cette phrase est prononcée y est également pour quelque chose. Il y a encore des quantités d'autres mots et expressions dans l'encyclopédie Biscot. Ainsi, pour remplacer « extraordinaire, épatant, merveilleux, superbe, unique, splendide, » etc... Il ne dira qu'un seul mot : « Terrible ! » et de la façon dont il laisse tomber ce mot tout le monde comprend « Terrible ! » Biscot évite le plus possible l'emploi des verbes. Il n'aime pas les verbes qu'il a remplacés par une phrase qui s'adapte à tout. Il ne dira pas : « Je vais boire, je vais manger, je vais lire, je vais dormir, je vais en auto, etc... » il dira simplement : « Je vais me mettre un bon coup ». Et cela va très bien ainsi : « Je vais me mettre un bon coup de bière, un bon coup de rosbeef, un bon coup de *Cinémagazine*, etc... » La place me manque malheureusement pour vous dépeindre l'accent de Coco et pour continuer la description de son vocabulaire, mais en employant : « Vous êtes absolument », « Un bon coup de... » et « Terrible » vous obtiendrez de votre comique favori tout ce



BISCOT A L'ÉPOQUE DE SES DÉBUTS

que vous voudrez. (Et si après ça je n'obtiens pas mon noyer-cassis, ça sera un terrible sale coup ! Absolument !)

Vous connaissez aussi bien que nous maintenant, amis lecteurs, notre cher Biscot. Je vous dirai encore que votre héros a une admiration. Son idéal est Fairbanks dont il apprécie les extraordinaires exploits. Ses comiques favoris sont Charlot et Max Linder.

Sur votre demande, il se fera un grand plaisir de vous adresser sa photo autographiée, car tous les amis de *Cinemagazine* sont ses amis.

On sait que les vedettes de l'écran reçoivent un courrier volumineux, récemment encore Georges Biscot reçut une lettre d'une classe entière (cela lui arrive souvent) mais en outre de la demande des élèves pour obtenir sa photo signée, le professeur lui-même avait joint un mot à la missive pour solliciter une photo différente de celle de ses élèves ! Et Georges envoya ses deux portraits à l'école. Il est l'ami et le favori des petits. Tout le monde l'aime et l'admire et nous ne pouvons mieux faire que de lui souhaiter ici la continuation de ses triomphes à l'écran et à la scène.

ROBERT FLOREY.

ON NOUS ÉCRIT DE NEW-YORK

— La distribution définitive des *Deux Orphelines*, mise en scène de D. W. Griffith comprend Lillian et Dorothy Gish, Joseph Schildkraut et Sheldon Lewis.

— Le prochain film de Madge Kennedy sera intitulé *Oh Marry, be careful*, adapté d'après l'histoire du même nom de George Weston.

— Les contrats de Nazimova et de Mary Allison avec Metro viennent d'expirer.

— Après deux ans de repos, Irène Castle Treman retourne au cinéma, via Hodkinson Cie, plus jolie et plus élégante que jamais.

— Les immenses studios Famous-Players à Long-Island ferment pendant la saison d'été. Wallace Reid et Elsie Ferguson arrivés récemment de Californie pour tourner *Peter Ibbetson*, sous la direction de Fitz-Maurice, quitteront New-York dans quelques jours.

— On dit que Mae Marsh, l'interprète de l'époque moderne d'*Intolérance*, aurait l'intention d'abandonner la Compagnie Roberston-Cole et serait engagée à nouveau par Griffith.

— Le mariage de Natalie Talmadge a été célébré le 31 mai à Buster Keaton.

SUZANNE CARRIÉ

NORMA TALMADGE

Les trois sœurs Norma, Constance et Noémi Talmadge sont familièrement appelées les Trois Grâces du Cinéma.

Il est vrai qu'il est bien difficile de dire laquelle des trois est la plus charmante, la plus émouvante, la plus jolie.

Mais, pour aujourd'hui, ne parlons que de Norma qui est née à Niagara-Falls, le 2 mai 1897. Elle tourna à l'âge de 12 ans, à la VITAGRAPH, dans *Un drame d'amour sous la Révolution*, de Dickens, dont nous avons vu une autre édition interprétée par William Farnum pour la Fox-Film. Pendant six ans, Norma Talmadge interpréta un nombre considérable de rôles à la Vitagraph, et je me souviens toujours de l'impression qu'elle fit dans *L'Invasion des Etats-Unis*, remarquable film de propagande tourné par les partisans de l'entrée en guerre des Etats-Unis au côté des Alliés. Norma Talmadge jouait le rôle de la fille aînée d'une famille de riches Américains qui fuyaient New-York, les Etats-Unis venant d'être envahis par l'Allemagne. En l'espace de quelques heures terribles, elle voyait son père pris en otage, son fiancé fusillé, et, elle-même espionnée par une fraulein qui était sa femme de chambre, livrée aux criminelles assiduités d'un officier allemand qui, hier encore, se disait leur ami. Et toutes ces horreurs aboutissaient à une scène dramatique qui, lors de la présentation, fit pousser des cris d'angoisse à toutes les spectatrices.

Le talent de Norma Talmadge est un de ceux que le public parisien apprécie le plus. Dans

La Secrétaire privée (The social secretary), *L'Irresponsable (De Luxe Annie)*, *Le songe d'Evelyne (Poppy)*, *Les Hirondelles (The Safety Curtain)*, *La Cité défendue (The Forbidden City)*. Elle fut très applaudie, autant qu'on applaudit au cinéma. Après avoir travaillé pour La Triangle et la Selznick, avec la collaboration de son mari, M. Joseph M. Schenk, Norma Talmadge composa sa troupe et tourna des films qui ont été édités par la First National Exhibition Circuit.

Parmi les plus récents, citons *Panthéa*, qui sortira aux éditions le 1^{er} juillet, et dont le scénario a été découpé dans une pièce de Monkton Haffe. Il s'agit d'une jeune réfugiée russe qui, par ses complaisances, facilite les débuts de son mari, pauvre compositeur de musique méconnu. La gloire vient, mais, un jour, l'infortuné mari apprend quel en fut le prix. Dans ce rôle où l'infidélité conjugale est présentée comme un dévouement un peu spécial, et, disons-le, très slave, Norma Talmadge est des plus émouvantes. Aussi peut-on la classer parmi les plus admirables artistes cinématographiques de la production américaine.

A la ville, Norma Talmadge est d'une élégance distinguée, mais des plus somptueuses. On dit d'elle, couramment, qu'elle est la « star » la plus fashionable des Etats-Unis. Son luxe et ses toilettes sont copiées par les dames de la 5^e Avenue, qui imitent son chic sans jamais l'égaliser.

WILLIAM BARRISCALE

M^{lle} NELLY CORMONT, M^{me} TALLIER ET MONDOS DANS "MARION DELORME"

Clichés Pathé

VICTOR HUGO et le CINÉMA

Dans quelques jours, le très beau film que M. Albert Capellani a tiré du célèbre roman de Victor Hugo, *Quatre-vingt-treize*, va prendre place dans les programmes des grands établissements de projection cinématographique. Ce film a attendu sept ans avant d'être présenté. Réalisé à la veille de la guerre, il fut interdit par la Censure, qui vient seulement d'autoriser sa projection. Ce film ne contient pourtant rien qui puisse offenser la morale la plus puritaine, l'œuvre qui l'a inspiré figure dans les bibliothèques les plus austères et son action est de celles qui se déroulaient chaque jour à l'époque sanglante que son titre évoque ! La rigueur de la Censure à l'égard de ce film est donc particulièrement inexplicable — et quoique une décision de justice ait enfin été prise, peut-être n'est-il pas inutile de dire une fois de plus que le geste par lequel certain gouvernement espérait effacer de

l'Histoire de la France quelques-unes de ses pages et reniait effrontément tout ce qui pouvait raviver le souvenir des ancêtres qui pétrirent la République dans les larmes et le sang, était d'une maladresse que rien ne saurait justifier. Mais tout cela est heureusement du passé ! Nous allons donc voir enfin *Quatre-vingt-treize* ! Les grandes figures de Lantenac, de Cimourdain et de Gauvain vont s'animer sur de nombreux écrans et, en même temps que l'art du metteur en scène, nous admirerons une fois de plus le génie de Victor Hugo qui reste, malgré les critiques qui lui ont été maintes fois adressées, un prodigieux créateur de personnages humains et surhumains. Ces personnages, par leur surhumanité même, semblent admirablement faits pour être portés au cinéma. Le public qui fréquente les salles de projection aime, en effet, les personnages qui s'affranchissent des



VICTOR HUGO



M. JEAN WORMS DANS "MARION DELORME"

règles communes, qui sortent des mesures ordinaires. Le goût qu'il a témoigné pour Judex — pour ne citer qu'un seul des héros du cinéma — le montre bien. D'autre part, les personnages de Victor Hugo se complaisent à des exploits que le théâtre rapetisse ou rend invraisemblables, qui ne prennent leur vraie valeur à la lecture, qu'à la condition que le lecteur soit doué d'imagination, et qui semblent au contraire faits admirablement pour la traduction cinématographique. De plus, ils ne s'embarrassent pas d'une psychologie compliquée qui ne saurait pour le moment convenir au cinéma : ils sont un peu *tout d'une pièce*, amis de l'action, des gestes précis, qu'ils soient brutaux ou généreux, toutes conditions dont s'accommode fort bien le cinéma. Comment se fait-il, s'il en est ainsi, que les metteurs en scène de cinéma, qui ne dédaignent pas d'adapter à l'écran des œuvres auréolées déjà d'une réputation certaine — et quelle auréole vaut encore celle de Victor Hugo ? — n'aient pas fait d'emprunts plus importants au répertoire romanesque ou dramatique de celui qu'Émile Augier se plaisait à nommer avec autant de déférence que de justice « le Père ».

Cela vient sans doute tout d'abord et peut-être uniquement, de ce que la plupart des ouvrages de Victor Hugo exigent, pour être portés à l'écran,

des frais considérables. Victor Hugo s'est, en effet, complu à l'évocation des époques disparues. Dans le roman, cela ne lui coûtait pas cher et au théâtre, le goût de ses contemporains étant à ce que le jargon dramatique appelle *les grandes machines à costumes*, il ne pouvait pas faire autrement. Au cinéma, il n'en va pas de même et la moindre reconstitution historique, par ces temps de vie chère, se traduit pour les commanditaires de l'entreprise, par une mise de fonds capable d'effrayer les mieux disposés. Heureusement, les adaptateurs cinématographiques ont-ils, jusqu'à présent, hésité à agir à l'égard de Victor Hugo avec le même sans-gêne sacrilège qu'à l'égard de Balzac et ne nous ont-ils pas, sous prétexte d'économie, montré un Triboulet ou un Ruy Blas revêtus du veston de nos contemporains.

Un certain nombre de films, pourtant, ont été réalisés d'après les œuvres romanesques ou dramatiques de Victor Hugo. Le premier de ces films a été *Notre-Dame de Paris*, qui, réalisé à une époque où le cinéma balbutiait, a pourtant permis à M. Henry Krauss de camper un Quasimodo d'un romantisme et d'un pittoresque puissants. Puis vint l'adaptation des *Misérables*, qui est une date dans l'histoire du Cinéma. Soutenue par des moyens considérables pour l'époque — c'était en 1912-1913 — la mise à l'écran du plus populaire des romans de Victor Hugo atteignit



M^{me} JALABERT ET M^{me} NELLY CORMONT DANS "MARION DELORME"

un degré de perfection dans le jeu, dans la reconstitution historique, dans le choix des sites, dans la technique des moyens employés, dans la qualité de la photo, qui fit considérer pendant longtemps ce film comme un des plus beaux du monde et comme le plus beau de la production française. Je crois bien que nous serions surpris, s'il nous était donné de revoir *Les Misérables* sur un écran, de constater que ce film — malgré les progrès accomplis depuis l'époque à laquelle il a été tourné — vient encore en tête, du moins à l'un des tout premiers rangs, de la liste des bandes qui méritent de passer à la postérité. M. Henry Krauss, après avoir été Quasi-



HENRY KRAUSS DANS "LES MISÉRABLES"

modo dans *Notre-Dame de Paris*, était Jean Valjean des *Misérables* et de ce personnage il avait su extérioriser avec un égal bonheur la malchance fatale et la grande bonté, son désir de relèvement, ses efforts, ses luttes. À côté de lui, M. Etiévant (le policier Javert), Mlle Ventura (Fantine), MM. Bernard, G. de Gravone, Milo, Mmes Mistinguett, Delphine Renot, formaient une troupe comme on n'en avait encore jamais vu au cinéma.

Puis *Les Travailleurs de la Mer* furent portés au cinéma par Antoine, qui y déploya son grand talent, de manière à rendre sensible la poésie sauvage et rude dont Victor Hugo a revêtu ses personnages, et fit preuve d'ingéniosité pour



LÉON BERNARD ET HENRY KRAUSS DANS "LES MISÉRABLES"

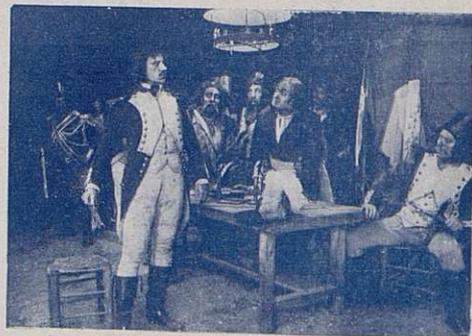


PHILIPPE GARNIER, HENRY KRAUSS ET M^{me} BARBIER-KRAUSS DANS "QUATRE-VINGT-TREIZE"

reconstituer le combat de Giliatt et de la pieuvre. Giliatt et Déruchette avaient pour interprètes M. Joubé et Mlle Andrée Brabant.

Avec *Quatre-vingt-treize* que nous allons admirer bientôt, l'œuvre romanesque de Victor Hugo se trouve à peu près complètement utilisée cinématographiquement. Un seul des grands romans de Victor Hugo n'a pas encore été transformé en film, c'est *L'Homme qui rit*. Sans doute cela vient-il de la difficulté qu'il y aurait à trouver un interprète capable de représenter le héros de l'ouvrage, cet effrayant et pitoyable *Homme qui rit*.

Quant à l'œuvre dramatique du poète, elle n'a



PAUL CAPELLANI ET HENRY KRAUSS DANS "QUATRE-VINGT-TREIZE"

pas été non plus sans tenter les metteurs en scène cinématographiques.

M. Henri Desfontaines a, il y a une dizaine d'années, tourné un *Cromwell* qui, sans doute, n'était pas inspiré directement du drame injouable de Victor Hugo, mais qui, pourtant, s'en rapprochait en quelques scènes. De même, une *Marion Delorme* fut tournée qui reconstituait avec pittoresque et non sans exactitude le Paris de Louis XIII et qu'interprétaient M^{mes} Nelly Cormont et Jalabert et MM. J. Worms et Renot, et aussi un *Ruy Blas* qu'il ne me souvient d'avoir vu sur aucun écran, mais qui, à l'époque où on le réalisait, motiva de nombreux échos dans les journaux, M. Albert-Lam-

bert fils qui en tenait le principal rôle ayant fait, au cours d'une séance de prise de vue, une chute de cheval qui l'immobilisa un certain temps.

Mais *Angelo*, *Marie Tudor*, *Lucrece Borgia*, *Le Roi s'amuse*, *Hernani*, *Les Burgraves* sont, jusqu'à présent, restés à l'écart des convoitises des metteurs en scène. Comment se fait-il que ceux-ci, qui cherchent pourtant âprement les œuvres célèbres pour les porter à l'écran, aient dédaigné ces drames fameux entre tous. N'y aurait-il pas un beau film à faire avec *Hernani*, pour le metteur en scène qui ne craindrait pas de courir à la suite du bandit *Hernani* dans les défilés des sierras espagnoles ni de se glisser derrière le roi Carlos dans la crypte de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle. Et *Les Burgraves*? Pourquoi un metteur en scène audacieux ne profite-t-il pas de ce que les troupes alliées occupent les provinces rhénanes pour y emmener



PHILIPPE GARNIER DANS "QUATRE-VINGT-TREIZE"

quelques artistes qui ressusciteraient pendant une semaine ou deux dans les vieux donjons de l'Ehrenfels ou de Rheinstein, les grandes figures héroïques si magnifiquement évoquées par Victor Hugo?

Pourquoi encore *Le Théâtre en liberté*, dont l'adorable fantaisie étranglée dans le cadre étroit du théâtre, s'accommoderait si bien du cinéma, pourquoi *La Légende des Siècles*, dont les personnages comme les tableaux pourraient, entre les mains d'un artiste, donner prétexte au film le plus beau, le plus rare, le plus français que l'on puisse imaginer, n'ont-ils jamais tenté nos Barocelli, nos Pouctal, nos Le Somptier, nos Léon Poirier?

Hernani est-il moins populaire que *Monte-Cristo*? La gloire de Victor Hugo est-elle moins radieuse que celle d'Alexandre Dumas père?

RENÉ JEANNE

CE QUE DIT LE PUBLIC...

Puisque l'on peut exprimer sa façon de penser dans *Cinémagazine*, je tiens particulièrement à vous signaler la manière d'agir de l'Agence Générale Cinématographique au sujet des films de Chaplin.

Comment se fait-il qu'à chaque fois que l'Agence Générale Cinématographique réédite un film de Chaplin, qu'elle a baptisé *Charlot*, le titre se trouve changé?

Exemples: *Charlot pompier* qui est devenu à la réédition *Charlot sauveteur*; *Charlot dentiste*, qui est devenu *Charlot opère lui-même*, etc., etc.

Est-ce agir loyalement???

Non, non et non! C'est tromper le public qui espère voir une nouveauté de Chaplin, alors qu'on lui montre un vieux film qu'il avait déjà vu.

Pourquoi ne pas garder le même titre, ou pourquoi ne pas indiquer que c'est la réédition de tel film?

Il est vrai qu'il y a des mercantis partout!

De plus, le *Charlot* de 1914 n'est pas du tout le même que celui de maintenant et les personnes qui ignorent qu'on vient de leur montrer une réédition trouvent que le talent de Chaplin ne s'améliore guère.

Amis, il faut que ces supercheries cessent, parfaitement, on nous vole, on nous trompe.

Défendons-nous et, en attendant je signe courageusement.

RAPHAEL BERNARD, 119, rue Ordener.

CINÉMAGAZINE ÉDITION

PHOTOGRAPHIES D'ÉTOILES

L'Édition des Photographies d'Étoiles que nous avons annoncée, est en voie d'achèvement.

Ces photographies, format 18x24, sont véritablement artistiques et admirables de netteté.

Leur grand format les rend propres à décorer les intérieurs. Jamais édition semblable n'a été tentée! Nos photographies laissent loin derrière elles les cartes postales et les médiocres éditions qui existaient jusqu'à ce jour.

Leur prix a été fixé à 1 fr. 50 (franco 2 fr.)

LISTE DES PHOTOGRAPHIES

Alice Brady	Juliette Malherbe
Catherine Calvert	Mathot (2 photos)
June Caprice (2 photos)	Tom Mix
Dolorès Cassinelli	Antonio Moreno
Charlot (2 photos)	Mary Miles
Bébé Daniels	Alla Nazimova
Priscilla Dean	Wallace Reid
Régine Dumien	Ruth Rolland
Douglas Fairbanks	William Russel
William Farnum	Norma Talmadge (2 photos)
Fatty	Constance Talmadge
Margarita Fisher	Olive Thomas
William Hart	Fannie Ward
Sessue Hayakawa	Pearl White (2 photos)
Henry Krauss	Une 2 ^e série est en préparation

LE COLLIER FATAL

Grand Roman-Cinéma en 15 Épisodes (Clichés Harry)

ADAPTÉ DU FILM HARRY PAR PIERRE DESCLAUX



Arica trancha nerveusement les liens de Perkins.

QUATRIÈME ÉPISODE

PRISONNIÈRE

I. — Le supplice interrompu.

William Perkins, toujours ligoté sur un siège, toussa légèrement pour attirer l'attention d'Arica, Le factionnaire occupé à regarder par la croisée le supplice de Miriko, ne l'entendit pas. Mais la princesse se retourna, les yeux emplis de larmes. Le jeune homme lui fit signe d'approcher. Elle comprit et saisissant un couteau, passa rapidement derrière le fauteuil où William était attaché. Elle trancha avec nervosité ses liens. Perkins se redressa et sans bruit, s'avança vers l'acolyte de Rankin. Le prenant à la gorge, il le renversa

promptement et l'étendit sur le plancher. L'homme à demi étranglé, ne put même pas esquisser une défense. Il demeura immobile. William afin de l'étourdir, lui asséna un coup de poing sur le crâne. L'individu s'évanouit.

Le jeune homme empoigna le fusil qui était tombé à terre et bondit jusqu'à la croisée.

— Les barbares! gronda-t-il en apercevant Miriko qui, sans pousser un cri, était maintenu debout près d'un réchaud allumé, les deux mains exposées à la flamme.

Il épaula et tira. L'un des bourreaux frappé en pleine poitrine s'écroula. Les indigènes qui déjà donnaient des signes manifestes d'énervement

ment, en voyant supplicier leur ancien monarque, eurent un élan pour se précipiter sur Rankin et ses amis, blêmes de frayeur et revolver au poing. Le négrier irrité, hurla :

— Continuez le supplice !

Les assistants malgré la terreur que leur inspirait le Tyran des Mers du Sud, firent entendre un murmure. Leur patience était à bout. Ralph Baumann devinant à quels dangers ils s'exposaient tous les trois, chuchota à l'oreille de Rankin :

— Modérez-vous ! Sinon, vous amèterez tous les indigènes, contre nous. Ils ne semblent pas très bien disposés à notre égard. Miriko est trop populaire. Il faudra nous en débarrasser autrement. Employez la ruse, ou nous sommes perdus.

Rankin bougonna, mais comme Tom Ridge insistait à son tour auprès de lui, dans le même sens, il s'écria :

— Remettez Miriko en liberté ! Pour cette fois, et ce sera la dernière, je lui pardonne.

Les indigènes qui s'étaient avancés jusqu'au près des bandits, reculèrent précipitamment en entourant Miriko. Rankin donna des ordres à ses hommes. La cour du blockhaus fut dégagée. Miriko étreint par sa sœur Arica qui était survenue, se laissa docilement entraîner à l'écart, sous la surveillance de l'un des bandits.

Le négrier se tourna vers Tom et dit à voix basse :

— Ça ne peut être que ce chien de Perkins, qui a fait le coup. Si c'est lui et s'il a réussi à se débarrasser de ses liens, il ne peut être bien loin.

Le trio s'élança vers l'habitation. William qui cherchait à fuir, eut la malchance d'entrer justement dans une pièce où pénétraient au même instant Rankin et ses acolytes. Malgré la menace des revolvers le jeune homme voulut résister. Il réussit à asséner de formidables coups de poings à ses adversaires, mais saisi traîtreusement par derrière, il finit par succomber sous le nombre.

— Toi, par exemple, vociféra le négrier, tu ne m'échapperas pas. Les naturels de Manoa n'ont aucune raison de te protéger. Descendez-le dans la cour, vous autres, et qu'on le fusille séance tenante.

Bousculé par ceux qui l'avaient fait prisonnier, l'infortuné dut suivre les scélérats. De nouveaux liens enserrèrent ses poignets et le réduisaient à l'impuissance.

Arica et Miriko le virent arriver entre ses gardiens et se désolèrent de ne pouvoir rien tenter pour le délivrer.

Sur l'ordre de Rankin, on l'attacha à une des poutres qui constituaient la palissade du blockhaus. William regardait ses adversaires bien en face, méprisant les insultes qu'on lui prodiguait.

— Vous êtes des lâches et des scélérats, disait-il d'un accent dédaigneux.

Rankin haussa les épaules et disposa lui-même plusieurs de ses complices armés de fusils, face à l'Américain, en ricanant :

— Tu vois que je sais procéder selon les règles. Je suis le maître absolu de l'île. Je possède droit

de vie et de mort sur toute personne qui se trouve à Manoa. Tu vas expier tes crimes !

— Arrêtez ! Arrêtez ! cria soudain Suzy Sanderson qui venait de surgir un papier à la main. Si vous tenez à la vie, Dick Rankin, vous ne toucherez pas à cet homme !

Le Tyran des Mers du Sud toisa la jeune fille et après avoir réfréné un mouvement d'impatience, s'exclama :

— De quel droit vous mêlez-vous de mes affaires ? Estimez-vous heureuse d'avoir bénéficié de ma bonté.

— Votre bonté ! persifla Suzy. Comment osez-vous prononcer de telles paroles !

Elle remit à Rankin la feuille de calepin sur laquelle étaient tracées les lignes suivantes :

Quiconque attentera aux jours ou à la liberté du citoyen américain William Perkins et de ses amis, sera puni de mort.

*Le Commandant du « Hawk »,
R. STEVENS.*

— Qu'est-ce que c'est que ça le Hawk ? demanda le négrier en attachant sur Suzy un regard chargé de colère.

— Le Hawk, reprit-elle, est un croiseur américain qui nous a conduits ici et qui a un nombreux équipage. D'ici quelques minutes vous pourrez d'ailleurs vous en rendre compte.

Dick Rankin vit que Tom et Ralph semblaient consternés, il dit aussitôt à Nissika :

— Ramène William Perkins dans la pièce d'où il s'était échappé. Qu'on le lie solidement sur une chaise et que personne en dehors de la sentinelle que tu placeras près de lui, ne puisse l'approcher.

Ralph Baumann lui chuchota :

— Attention, mon cher, l'instant est venu d'abattre ses atouts. Le mieux serait de mettre les perles en sûreté. Vous devriez faire dire au capitaine du Dolphin d'appareiller pour nous conduire en Orient, avant que les matelots du Hawk n'arrivent ici. Sans quoi, je connais les Américains, ils sont capables de vous ordonner de rendre le collier.

— Vous paraissez avoir raison, Ralph.

— D'ailleurs Ridge est entièrement de mon avis, ajouta Baumann. Laissez donc ce Perkins aux mains de vos hommes. Il vaut mieux ne pas le remettre en liberté. Il se serait peut-être opposé à notre départ.

— Mais je n'ai pas l'intention de le remettre en liberté. Encore une fois, je suis le maître à Manoa, je ne céderai pas à la menace. Allons vite, suivez-moi !

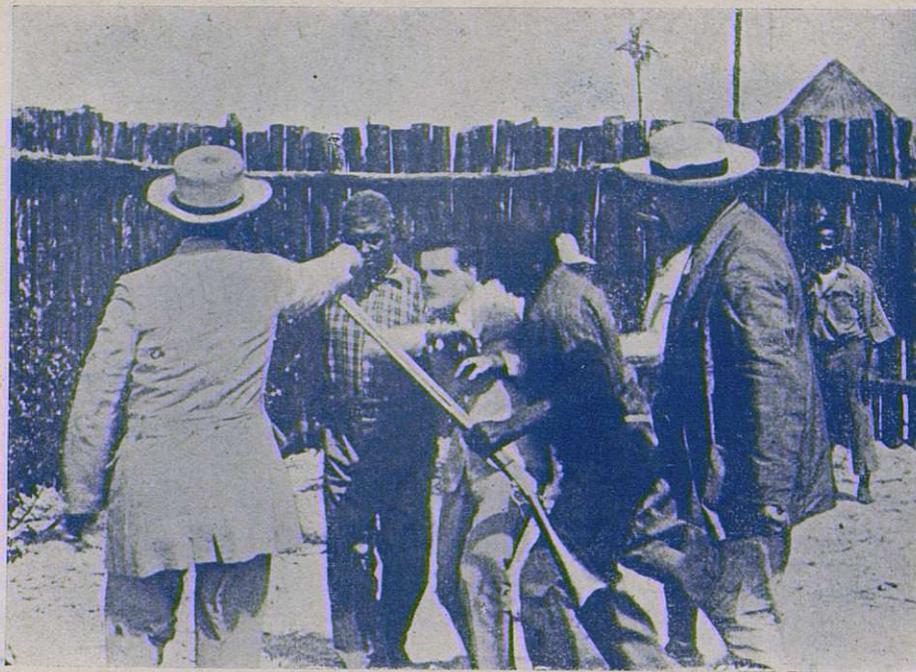
Ils partirent bras dessus, bras dessous.

Suzy Sanderson qui avait perçu quelques bribes de leur entretien, déclara à Miriko :

— J'ai l'impression très nette que l'un d'entre eux va quitter l'île avec notre bien. Je vais essayer de reprendre le sac de perles, avant qu'ils ne lèvent l'ancre.

— Soyez prudente ! fit Miriko.

— A la grâce de Dieu ! répondit-elle. Je suis



— Qu'on le fusille, séance tenante !

décidée à tout. Il serait vraiment écœurant de voir triompher ces scélérats. N'ayez aucune inquiétude, Miriko ! Il ne m'arrivera rien.

Et elle se lança sur les traces des scélérats.

II. — Dans la gueule du loup.

Le Dolphin était amarré à quelques mètres du rivage. Suzy, grâce à une petite embarcation qui se trouvait là, put s'approcher du yacht sans être vue et monter à bord. Elle se dissimula et entendit distinctement les derniers mots de Rankin, qui multipliait les recommandations à ses acolytes.

— Je me charge de berner l'officier américain du Hawk, disait-il, et de dégager ma responsabilité. L'essentiel c'est que vous arriviez à disparaître. Il ne pourra savoir où vous êtes allés. Je vais l'amuser pendant quelques heures, à vous de prendre de l'avance. Partez directement pour Dardinopolis, liquidez promptement le collier et revenez ici. Bon voyage, mes amis et au revoir !

Il quittait le Dolphin. Suzy Sanderson, de sa cachette, vit la brute regagner son canot et s'éloigner. Une angoisse la saisit, en entendant tourner l'hélice du bateau. Il lui fallait agir au plus vite. D'un coup d'œil elle examina la situation. Tom Ridge était seul sur le pont supérieur

du Dolphin. Elle gravit prestement l'escalier qui conduisait près de l'endroit où se tenait le scélérat et surgit tout à coup devant lui, le revolver braqué dans la direction de sa poitrine.

— Restituez mes perles, dit-elle, ou je tire.

Ridge fixant sur la jeune fille ses yeux hypocrites, s'exclama à haute voix, afin d'attirer l'attention de Baumann, qu'il savait n'être pas très loin :

— Chère Mademoiselle Suzy, comment ne pas obéir à vos ordres ! Après tout, vous avez raison, ces perles sont votre propriété. Laissez-moi le temps de les prendre dans la poche et elles sont à vous.

Il saisit lentement le sac et sans perdre de vue Suzy, le lui tendit. Mais Ralph, était accouru aussitôt. Il n'eut qu'à tendre la main, pour empêcher la fille du pasteur de s'emparer du collier.

— Bandits ! s'écria Suzy désespérée.

— Vous ne vous attendiez pas à cela, ma petite ! goguenarda Tom Ridge. Vous étiez folle de vous imaginer, qu'étant venue vous jeter dans la gueule du loup nous allions vous laisser repartir avec ces merveilleuses perles. J'ai plus d'un tour dans ma besace, la belle ! Les perles, nous les gardons... et vous aussi naturellement, puisque vous avez eu la gentillesse de nous rendre visite.

— Lâches ! fit Suzy. Un jour viendra où vous expiez tous vos forfaits, tous vos crimes...

— Criez ! Criez ! Tant que vous voudrez ! plaisanta Ralph Baumann. La mer est vaste. Voyez donc... déjà le rivage de Manoa est loin. Personne autre que nous et nos hommes, ne peut vous entendre. Vous êtes notre prisonnière, Mademoiselle. Excellente idée que vous avez eue de nous rejoindre. En vous emmenant, nous supprimons un adversaire dangereux.

— Enfermons-la dans la cabine du bas, dit Tom, ce sera plus prudent. On lui permettra de remonter sur le pont, quand nous serons au large.

Suzy encadrée par les deux gredins dut obéir. Avant de quitter le pont, elle jeta un long regard sur l'île de Manoa. Le *Dolphin* s'éloignait à toute vitesse. Sur le rivage on n'apercevait que Dick Rankin agitant son large chapeau en signe d'adieu. Elle serra les poings de rage et soupira.

III. — Châtiment.

Le capitaine Stevens, qui commandait le *Hawk* avait fait diligence, mais il n'arriva avec ses marins au blockhaus, que quelques instants après le retour de Rankin. Son premier soin fut de délivrer Miriko et Arica, toujours gardés à vue, par les complices du négrier. Le Tyran des Mers du Sud devant l'attitude décidée de l'officier américain, voulut user de diplomatie et tenta de présenter sa défense.

— Puisque vous n'avez pas exécuté mes ordres, dit le capitaine, je vous arrête. Où est William Perkins ?

— Dans mon habitation, balbutia le bandit, j'ai voulu le soustraire à la colère des indigènes, qui avaient l'intention de le massacrer.

— Vous en avez menti ! s'exclama William lui-même sortant de la maison une carabine à la main. Cet homme, capitaine, est un fiéffé scélérate, méprisant vos ordres, il m'avait fait enfermer. La sentinelle qui me gardait, en voyant comment tournaient les événements a jugé habile de me rendre la liberté. J'en ai profité pour m'emparer de son arme et pour venir vous rejoindre. Mais je ne vois point Suzy, où est-elle ? Ce bandit...

Rankin qui était déjà aux mains des marins du *Hawk*, s'écria d'une voix qui tremblait :

— Vous n'allez tout de même pas refuser de convenir que j'ai rendu la liberté à Mademoiselle Sanderson ?

Arica intervint et dit :

— Notre amie a suivi Tom Ridge et Ralph Baumann, avec le dessein de reprendre les perles qu'ils emportaient. Il est étrange qu'elle ne soit pas revenue en même temps que Rankin. Peut-être est-elle allée chez son père ?

— Nous le saurons bientôt, répartit William, voulez-vous avoir l'amabilité de vous rendre jusque à la case du pasteur, pour tâcher de nous procurer quelques renseignements à ce sujet ? Pendant ce temps, nous procéderons à l'interrogatoire du coquin.

Arica s'enfuit en courant. Rankin fut conduit

dans sa propre habitation. Le scélérate faisait une triste mine. Miriko, qui fort heureusement n'avait aux mains que de très légères blessures, n'oubliait pas les souffrances qu'il avait endurées et menaçait Rankin de l'étrangler, s'il ne disait pas la vérité.

— Que voulez-vous que je vous réponde ? bougonnait le négrier. Je ne suis dans toute cette affaire qu'une victime. Je me suis laissé influencé par Ridge et Baumann. Ils ont emporté les perles. Ils avaient l'intention de se rendre à San Francisco...

Le pasteur John Sanderson pénétra dans la pièce. A ses yeux anxieux, il était aisé de comprendre qu'une vive émotion le tenaillait.

— Suzy n'est pas rentrée, dit-il, d'après ce que m'a révélé la princesse Arika, je la crois sûrement prisonnière à bord du *Dolphin*. Rankin en sait plus long qu'il n'en a l'air.

— Je vous jure, fit le misérable que je ne suis pas responsable de ce qui a pu arriver.

— Vous mentez avec effronterie, s'écria le capitaine Stevens, l'on va vous passer par les armes.

— Capitaine, pitié ! supplia le scélérate.

— Pas de pitié pour les canailles ! Emmenez-le, vous autres, conduisez-le sur la grève. Des gredins de cette trempe ne méritent pas d'indulgence. Je vous donne ordre de le fusiller.

Les marins du *Hawk* se saisirent du négrier et l'entraînèrent. Le commandant du croiseur, adressant cette fois la parole à William et à Miriko, ajouta :

— Nous allons donner la chasse au *Dolphin*. Il faut espérer que nous parviendrons à le rejoindre.

— Soyez sans crainte, Monsieur le pasteur, dit William à John Sanderson, je vous affirme que je saurai délivrer votre fille.

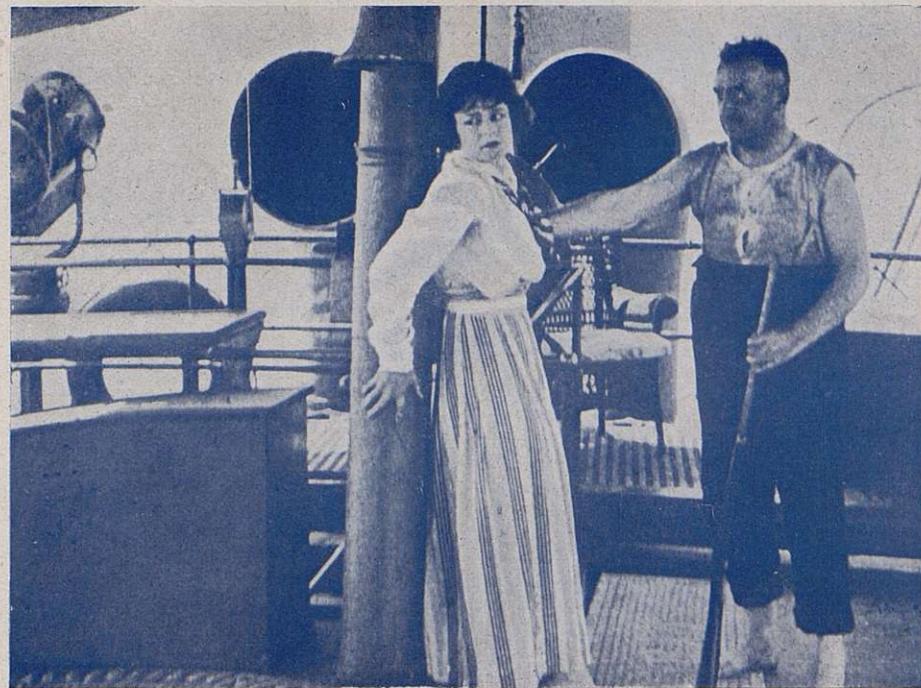
— Dieu vous entende, mon enfant, répondit le pasteur.

IV. — Les deux rivaux.

Le *Dolphin*, depuis de longs jours, naviguait à toute vapeur. Le navire avait mis le cap sur Dardinopolis et approchait de cette ville. A l'horizon, apparaissaient les côtes de ce merveilleux pays d'Orient.

Suzy Sanderson jouissait maintenant à bord d'une liberté relative. Pendant deux semaines, elle avait été enfermée dans sa cabine. C'est que Tom Ridge et Ralph Baumann redoutaient la jeune fille et préféraient la tenir sous clef. Pourtant, sur les instances de Tom, Suzy était autorisée à présent à demeurer une grande partie de la journée sur le pont. Mais elle ne devait pas dépasser certaines limites.

Tom Ridge, en réalité, épris de la fille du pasteur, ne désespérait pas de parvenir à lui plaire, en se montrant un peu moins inhumain. Il se risquait même de temps à autre à parler à Suzy. Mais elle ne lui opposait qu'un froid dédain. Elle s'accommodait mal de vivre pri-



— Quand vous aurez fini vos jérémiades ! ronchonna Bing.

sonnière. A présent qu'elle se trouvait loin de William Perkins, elle mesurait l'étendue de l'affection qu'elle éprouvait pour le fils du joaillier.

Appuyée sur le bastingage, indifférente à la beauté du ciel d'Orient, elle gémissait doucement, ce jour-là, en évoquant celui qu'elle aimait.

— William ! Mon cher William ! murmurait-elle.

Tom Ridge qui l'observait de loin vint auprès d'elle et d'une voix sourde :

— Suzy, je souffre de vous voir souffrir. Vous avez réussi à m'apitoyer. Je ne me reconnais pas moi-même. Il y a des moments où je me fais horreur. Vous me rendez meilleur. Ecoutez-moi, Suzy, ne me regardez pas de cet air méprisant. Je suis décidé à tout pour vous conquérir. Soyez mienne et nous fuirons ensemble.

Suzy, fronçant les sourcils, s'indigna :

— Vous êtes un abject personnage !

Le front du bandit s'empourpra. Tom se rapprochait.

— Suzy, reprit-il, vous me connaissez mal.

Il n'y put résister et étreignit la jeune fille, pour l'embrasser sauvagement. Ralph Baumann, qui depuis un instant surveillait son complice et qui n'avait pas cessé d'aimer Suzy, bondit. Il arracha la prisonnière aux bras de Ridge et se campa devant ce dernier d'un air résolu.

— Je suis le maître, ici ! s'écria Tom.

— Et moi, je te défends de toucher à Suzy ! gronda Ralph.

Ils s'empoignèrent brutalement puis se dégaîrent et d'instinct portèrent tous deux la main à leur poche à revolver.

Suzy, mordante, leur jeta :

— Inutile de vous battre. Je n'appartiendrai ni à l'un ni à l'autre.

Cette phrase sembla calmer les deux misérables. Ils haussèrent les épaules et Ridge marmonna :

— Elle a raison de nous dire cela, cette petite ! Pensons d'abord à nos intérêts communs.

Ils étouffaient les sentiments de haine qui germaient en eux et qui avaient failli les lancer l'un contre l'autre. Ils reconduisirent Suzy Sanderson jusqu'à la porte de sa cabine, l'enfermèrent et revenant à l'endroit où quelques secondes auparavant ils s'étaient laissés aller à se défier, ils se mirent à converser tranquillement.

— Oui, c'était folie de vouloir se quereller pour une femme ! dit Ralph Baumann. Restons amis, cela vaudra mieux.

Et d'un geste vif, il offrit une cigarette à Tom Ridge, tout en regardant ce dernier au fond des yeux.

— Tu sais, déclara Tom, il ne faut pas m'en vouloir, si j'ai embrassé la gosse. Coup de folie, mon vieux. Ça ne m'arrivera plus. Je suis imparadonnable, tiens ! C'est l'énerverment de penser

que dans quelques heures sans doute, nous aurons liquidé notre collier. Ah, quel souci de moins, mon ami ! Il me tarde de tenir l'argent.

— Je suis tout aussi pressé que toi, fit Ralph. Je n'ai pas l'intention de retourner aux Etats-Unis, pas plus d'ailleurs qu'à Manoa. Je compte rester quelque temps en Orient, où j'ai de nombreux amis. Tu me compteras la part me revenant et nous nous séparerons.

— Entendu ! répliqua Tom. Mais nous ne sommes pas au bout de nos peines. Je ne voulais pas te le dire, Ralph, pour ne pas t'inquiéter... l'homme de vigie signale depuis ce matin un navire qui semble nous avoir pris en chasse. Si jamais c'était le *Hawk* ? Nos ennemis seraient certainement à bord. Ralph Baumann rejeta avec nonchalance une bouffée de fumée et observa :

— Nous sommes dans les eaux du Sultan de Dardinopolis. Le croiseur américain ne pourrait rien contre nous, sous peine d'attirer de graves difficultés diplomatiques aux Etats-Unis.

— Tout de même, s'exclama Ridge, je ne suis pas tranquille. Ne pardons pas une minute et rendons-nous à la succursale de la maison Perkins, avant qu'ils ne s'y rendent eux-mêmes.

Suzy était parvenue à sortir de sa cabine et avait entendu toute la conversation.

V. — Le désespoir de Suzy.

Le *Dolphin* venait à peine de jeter l'ancre dans la rade de Dardinopolis, que Ralph Baumann et Tom Ridge songèrent à quitter le bord pour se rendre à terre. Ils firent au capitaine toutes sortes de recommandations concernant Suzy Sanderson, qui avait été autorisée à rester sur le pont.

Pendant que nous serons à terre, disait Tom Ridge, surveillez bien la petite.

— Pas de danger, patron, répondit le bonhomme, je l'ai confiée à Bing, un lascar entre tous. Il ne se laisse pas apitoyer par les femmes, lui. Il préférerait l'étrangler de ses propres mains, plutôt que de la laisser s'évader.

— Diable ! sourit Tom. Je ne lui en demande pas tant. Je ne veux pas qu'on fasse de mal à la petite. Bref, pour tout prévoir, si jamais il survenait quelque chose d'anormal, prévenez-nous tout de suite en hissant une bouée à la cime du mât.

— Entendu patron ! fit le capitaine en conduisant Ridge et Baumann jusqu'au canot automobile qui allait les emporter vers le port.

Suzy, sans en avoir l'air, venait d'épier ses ennemis. Quand elle les vit à quelque distance du bord, elle s'appuya découragée contre un coffre et se lamenta à mi-voix :

— William ! William ! Se peut-il que vous soyez dans ce navire qui a jeté l'ancre à l'autre extrémité de la rade ? N'allez-vous pas venir à mon secours, mon ami, mon sauveur ? Tout à l'heure peut-être il sera trop tard. Si ces misérables parviennent à vendre les perles, je vais tomber au pouvoir de Ridge, à moins que ce

dernier ne m'abandonne à son sinistre complice Baumann !

Le matelot qui avait été chargé de veiller sur Suzy Sanderson et que la chaleur suffocante qui régnait malgré la brise marine, assoupissait, vint près de la jeune fille et lui intima l'ordre de se taire, en des termes qui n'étaient précisément pas d'une rare politesse.

— Quand vous aurez fini de marmonner toute seule, ronchonna-t-il. C'est insupportable à la fin, d'entendre vos jérémiades. Si vous continuez, je vous trempe la tête dans un baquet.

Suzy eut un geste de répulsion, car le matelot faisait mine de la toucher. Or, ce Bing était un être au facies de criminel. Assis sur le pont, pieds nus, le fusil entre les jambes, il barrait l'accès de l'escalier par lequel la jeune fille aurait pu se rendre au pont inférieur du *Dolphin*, là où se trouvait la coupée d'embarquement. Bing essayait de dormir en gendarme, persuadé que Suzy ne pouvait s'échapper.

Mais la fille du pasteur eut un nouvel accès de découragement et se mit à pleurer.

Cette fois, Bing entra dans une colère folle. Il réitéra ses menaces en disant notamment :

— Vous ne trouvez donc pas qu'il fait assez chaud dans ce pays de malheur, pour hurler de la sorte. Ça va vous donner soif et je ne pourrai vous donner à boire que l'eau de la mer. C'est la dernière fois que je vous avertis. Si vous ne vous calmez pas, je vous boucle dans la soute à charbon.

Le dos appuyé au coffre, Suzy s'efforça de contenir ses larmes, pendant que la brute se remettait à somnoler en haut de l'escalier.

VI. — Le crédule M. Craig.

Le directeur de la succursale Perkins, à Dardinopolis, M. Craig, était un homme qui avait depuis longtemps dépassé la cinquantaine et qui, s'adonnant à la boisson, négligeait fort les affaires des Perkins. Il parvenait cependant à maintenir son crédit, grâce à des employés dévoués et travailleurs. Ce personnage assez sympathique au demeurant, mais dont l'alcool affaiblissait l'intelligence, eut une agréable surprise lorsqu'on lui annonça que William, fils de l'aîné des Perkins, demandait à le voir.

Il avait reçu en son temps le câblogramme qui le priait de s'occuper de la vente d'un splendide collier de perles et ne songeait pas à s'étonner qu'on ne lui eut pas donné depuis d'autres nouvelles de cette affaire.

— Soyez le bienvenu, Monsieur William, s'exclama-t-il en venant au-devant de Ralph, les mains tendues. Je ne vous aurais jamais reconnu. Pensez donc, vous n'aviez que cinq ans lorsque je vous vis pour la dernière fois.

Ralph jeta à Tom Ridge un coup d'œil narquois et tendant une feuille de papier à M. Craig, déclara :

— Voulez-vous prendre cette lettre d'introduction qui m'a été remise par mon père ?

— Mon cher Monsieur William, s'exclama le bonhomme, c'est bien parce que vous insistez.

— Je vous en prie, dit Ralph, en affaires, on ne saurait trop s'entourer de garanties.

M. Craig s'empara de la lettre suivante, que Baumann avait volée à William, à Manoa :

PERKINS FRÈRES

Joailliers

Mon cher Craig,

Le porteur de la présente, mon fils William, vous montrera les perles pour lesquelles je vous ai câblé. Présentez-les à votre client. Je suis certain qu'il n'hésitera pas à les acheter, lorsqu'il les verra, car elles sont magnifiques.

Cordialement.

JAMES PERKINS

M. Craig plia la lettre et dit en riant :

— C'est parfait. Vous arrivez à point, car le client en question, Osman Pacha, à qui j'ai déjà parlé de l'affaire, attend ce bijou avec impatience.

— Fort bien, répliqua Ralph, nous allons enlever cela promptement. Mais je m'aperçois que j'ai oublié de vous présenter notre ami et client, Monsieur Ridge, propriétaire des pêcheries de Manoa, à qui appartiennent les perles en question.

Ridge qui n'était pas habitué aux usages mondains, fit un salut fort gauche et serra la main que M. Craig lui tendait. Ralph reprit :

— M. Ridge va vous montrer les perles. Il désirerait les vendre aujourd'hui même.

Tom s'empressa de remettre son sac à Ralph qui le tendit à M. Craig, ce dernier en retirant les perles eut un sursaut et s'écria d'une voix admirative :

— Ces perles sont en effet merveilleuses, mais il m'est impossible, Messieurs, de les montrer à Osman Pacha avant demain matin. Si vous voulez bien me les laisser, je les mettrai en sûreté dans un de mes coffres...

Ralph ne put dissimuler sa contrariété. Il dit :

— Non, Monsieur Ridge préfère ne pas se séparer de ce magnifique joyau. Nous reviendrons demain.

— Ce sera comme il vous plaira, fit M. Craig en rendant les perles à Ralph qui les lança à Ridge, mais en attendant, Messieurs, considérez ma maison comme la vôtre.

— Je vous remercie de votre offre, Monsieur Craig, nous avons déjà accepté l'hospitalité d'un ami de Monsieur Ridge.

— Dans ce cas, faites-moi le plaisir de venir dîner ici ce soir ? Je réunis quelques amis, l'on dansera.

Ralph Baumann consulta son ami du regard. Cette invitation ne semblait guère lui convenir. Pourtant, à un clin d'œil que lança Tom, il comprit qu'il devait accepter et répondit :

— C'est entendu. Vous êtes infiniment aimable.

Ils sortirent. Tom Ridge manifesta sa mauvaise humeur en ces termes :

— Quel vieil imbécile ! Moi qui croyais empocher l'argent tout de suite !

— J'étais comme toi, mon vieux, répliqua Ralph, il faut nous résigner. Nous venons de planter là un fameux jalon. Perkins peut se risquer chez Craig maintenant, il sera fraîchement reçu.

— Ça ne fait rien. Il serait prudent de nous rendre immédiatement chez notre ami Cressent, tu sais qu'il est à la tête d'une bande merveilleusement organisée, qu'il ne demandera pas mieux de mettre à notre disposition.

— Soit, acquiesça Ralph, d'ailleurs, je connais Cressent, nous avons été en relations jadis à Londres.

— Bravo, reprit Tom Ridge, nous serons donc en pays de connaissance, c'est préférable. L'affaire, jusqu'à présent, a l'air de très bien marcher, mais nous pouvons avoir des complications. Cressent nous aidera à surmonter toutes les difficultés qui pourraient se présenter. Allons lui exposer la situation, lui seul est susceptible de nous donner un bon conseil.

Les deux bandits s'éloignèrent.

VII. — Suzy s'évade.

Il était écrit que décidément ce jour-là, le matelot Bing ne pourrait dormir tranquille. Suzy Sanderson devant ses menaces avait fini par se taire, mais une musique sauvage succéda bientôt aux lamentations de la jeune fille. Le capitaine du *Dolphin* venait en effet de permettre à ses hommes de danser. Groupés à l'arrière du bateau, les marins s'en donnaient à cœur joie et gambadaient follement en poussant des hurlements. Une flûte leur marquait la cadence.

Bing très en colère, maugréait :

— Il ne manquait plus que ça à présent ! Ah ! les brutes ! Les brutes !

Il éprouva le besoin de faire montre d'autorité. Il interpella Suzy Sanderson :

— Vous pouvez bien recommencer à pleurnicher, petite dinde ! On ne s'entend plus ici. Moi qui tombe de sommeil, c'est ma veine.

Il s'allongea sur le plancher et ferma les yeux. A ce moment, Suzy qui regardait dans la direction du large, aperçut une chaloupe manœuvrée par deux rameurs et qui venait vers le *Dolphin*.

— Ciel ! fit-elle. On dirait William et Miriko ! Il me semble reconnaître la façon de ramer de mon William bien-aimé. Suis-je victime d'une illusion ? Pourtant, je crois ne pas me tromper. Quelle imprudence !

Elle resta quelques minutes immobile et bientôt ne douta plus. C'étaient bien ses amis, qui ayant observé de loin, à la jumelle, le départ de Ridge et de Baumann, s'approchaient audacieusement, dans le but de délivrer la prison-

nière. Elle suivait leurs efforts avec anxiété, redoutant qu'ils ne fussent découverts par les bandits.

Quand ils se trouvèrent à portée de voix, elle résolut de les guider et persuadée que Bing ne chercherait plus à la faire taire, elle cria de toutes ses forces :

— William ! Mon cher William ! Où êtes-vous ? William, venez à mon secours !

— Maudite femme ! grommela Bing toujours vautre en haut de l'escalier. La voilà qui profite de ma permission. Enfin, si ça l'amuse !

Le jeune homme entendit le premier les appels de Suzy Sanderson et il les signala à Miriko. Les deux hommes manœuvrèrent leur embarcation de façon à aborder le *Dolphin* par le travers, sans être aperçus des marins qui dansaient.

La voix de Suzy les guida ensuite. Ils mirent le pied sur le pont inférieur du navire et avancèrent avec prudence. William arriva ainsi jusqu'au bas de l'escalier qui conduisait près de la jeune fille. Il vit alors Bing qui ronflait. Grim pant les marches avec une adresse féline, il sauta sur le bandit et lui porta un tel coup, que l'autre passa aussitôt du sommeil dans un évanouissement brutal.

Miriko farouche, tenait à la main son revolver, prêt à faire feu sur le premier forban qui apparaîtrait. Il se pencha au-dessus de Bing et grommela entre ses dents, avec un ricanement féroce :

— Quel plaisir j'aurais à expédier ce bandit dans l'autre monde, si je ne craignais de donner l'éveil.

— Suzy ! s'exclama William en serrant la jeune fille contre sa poitrine. Je vous retrouve enfin ! Si vous saviez comme j'ai tremblé pour vous. Les scélérats qui vous détenaient prisonnière étaient capables de tous les crimes.

— Je n'ai jamais cessé d'espérer, déclara Suzy, au comble de l'émotion. Je n'avais de salut à attendre que de votre courage. Mais il faut quitter en hâte le *Dolphin*. Il serait dangereux de rester ici. Fuyons au plus vite !

Ils gagnèrent l'embarcation et parvinrent à s'éloigner du navire sans avoir donné l'éveil.

— Où allons-nous, questionna Suzy.

— Rejoignons le *Hawk*, répondit William. Là seulement nous serons vraiment à l'abri de toute tentative de ces gredins.

— Il faut cependant nous occuper des perles, reprit-elle, Ralph et Tom sont à Dardinopolis pour les vendre.

— Plus tard ! Plus tard ! Ma chérie ! J'ai hâte d'abord de vous voir à bord du croiseur américain.

— Pourtant, William, il y aurait urgence à nous lancer à la poursuite de nos adversaires. Ils vont gagner du temps. Je vous avoue toute mon inquiétude.

— Fuyons d'abord, Suzy, déclara Perkins. Fiez-vous à moi.

Ils échangeaient, tout en parlant, de tendres regards. Ils ne pensaient pas que sur le *Dolphin*, Bing revenu à lui, avait signalé à ses complices l'évasion de la prisonnière. Le capitaine, hors de

lui, s'était empressé de hisser la bouée à la cime du mât, selon l'ordre donné par Tom.

Justement, ce dernier qui quittait le port de Dardinopolis, dans son canot automobile, en compagnie de Baumann et du chef de bande Cressent, jeta les yeux dans la direction du *Dolphin*. Il eut une exclamation de rage.

— La bouée ! fit-il. Un danger nous menace ! Tiens ! Regardez donc cette embarcation ! Il me semble distinguer une femme et deux hommes

— Mais oui, dit Ralph, qui maître de lui à son habitude venait d'emprunter à Cressent sa jumelle marine, c'est notre oiselle qui s'est envolée de sa cage. Il était temps !

— Il était temps en effet, rugit Tom, si nous nous étions attardés à terre, nous...

— Pas de regrets à avoir ! ricana Baumann. J'ai entendu dire que les requins abondaient dans la rade de Dardinopolis. William et Miriko s'ils l'ignorent, vont l'apprendre à leur détriment. Filons à toute vitesse. Notre canot est solidement construit. Il va nous être aisé d'éperonner cette coque de noix et de la précipiter au fond de la mer avec ses occupants.

— Soit, dit Tom, mais alors, grâce pour Suzy ! Je préfère abandonner quelque chose sur ma part et sauver l'oiselle.

— Sentimental ! gouailla Ralph.

— Gouverne sur le canot ! commanda Ridge à son ami Cressent qui tenait la barre. Tâche de l'aborder par le travers. Je vais augmenter la vitesse. Tenez-vous bien, camarades. La secousse sera dure.

Le canot du *Dolphin* bondissait maintenant sur la crête des vagues, piquant droit sur la barque montée par nos héros. Ces derniers voyaient maintenant le péril qui les menaçait.

— Nous mourrons ensemble ! dit Suzy avec une fermeté qu'admirent ses amis. Tout plutôt que de retomber aux mains de ces canailles.

— Gardons encore espoir ! murmura William. Mais je tiens en cette grave minute, Suzy, à vous répéter que, depuis New-York, je vous aime de toute mon âme et que j'avais rêvé de vous épouser.

— Merci, cher William ! fit la jeune fille.

Le canot automobile arrivait sur l'embarcation. Ralph et ses complices braquaient leurs revolvers, réduisant ainsi à l'inaction leurs adversaires.

Le choc eut lieu. La barque fortement bousculée se retourna. Suzy, William et Miriko furent projetés à l'eau et ne reparurent plus à la surface.

Tom Ridge debout dans le canot, inspectait de ses yeux perçants la profondeur glauque de l'abîme.

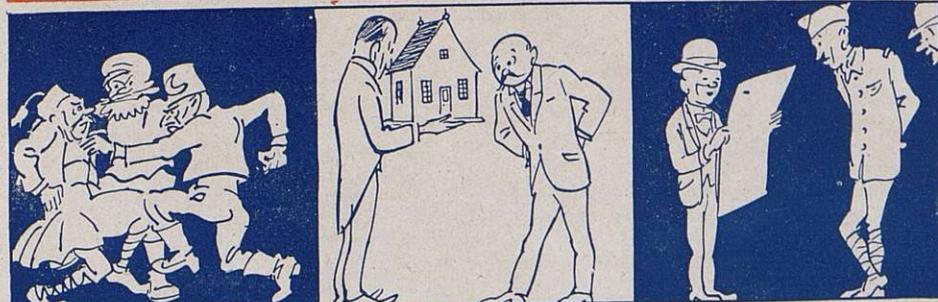
— Hein, l'amoureux, persifla Ralph Baumann je crois cette fois, que tu ne la reverras plus, ta bien-aimée !

— Ah tais-toi, la voici ! s'exclama Tom en désignant Suzy, qui brusquement émergeait de l'onde.

— Je l'avais bien vue, fit Ralph en saisissant la jeune fille, aidé de Cressent.

FIN DU QUATRIÈME ÉPISODE

Cinéma magazine Actualités



Comme dans tout programme qui se respecte il faut doser les genres. A côté de Charlot on projette du drame...

Turcs, Grecs et Bolchevicks donnent du fil à retordre aux Alliés. Ce n'est pas le moment de chanter : « Partant pour la Syrie !... »

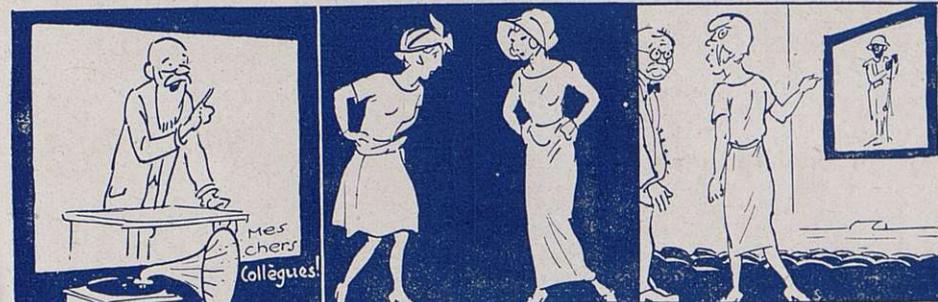
M. Loucheur est allé voir en Allemagne le ministre Rathenau qui lui a promis des maisons en bois...

Il reste à souhaiter qu'elles ne soient pas construites en bois... dont on fait les flûtes... et qu'il y ait, par village, un ciné... en bois, lui aussi !...

Bonne nouvelle pour les jeunes classes. Le projet de loi sur le service militaire réduit sa durée à dix-huit mois.

C'est juste la durée d'un film en 78 épisodes !

A peine le temps d'y penser, quoi !

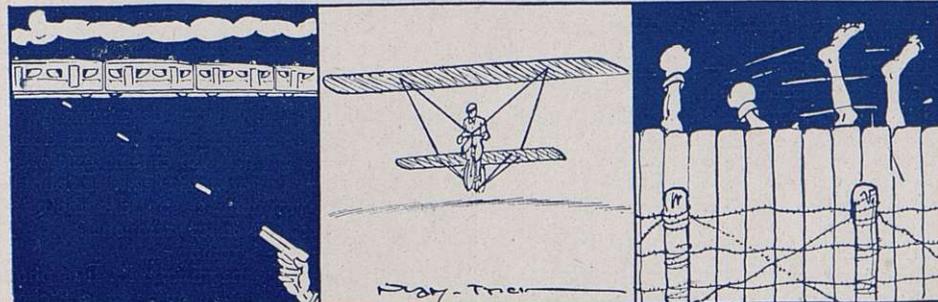


Nos Députés viennent d'assister à un véritable cours sur le « 7^e art ». Un conférencier leur a dit ce qu'il pense des taxes... et le visiphone surtout les a intéressés.

Pensez donc, avec cet appareil, ils prendront la parole, à la Chambre, tout en restant dans leur circonscription !...

Non, ceci n'est pas une grande scène d'un film à succès. C'est l'antagonisme entre la jupe courte et la jupe longue que des élégantes essaient de remettre à la mode en l'exhibant sur les champs de courses... Son sort n'est pas douteux : elle cache trop les mollets !...

La France vient de protester contre les films excitateurs allemands : « La Honte Noire » et les « Aventures d'un Légionnaire ». Bonne mesure. La Paix est signée, le public demande des films pacifiques et non pas des parades militaires, et autres souvenirs guerriers.



La paix n'est pourtant pas complète. Tous les jours, en ce moment, de véritables apaches jouent, à coups de revolver, l'épisode de l'attaque du train des grands films américains ou du vieux tour du monde en 80 jours. Les détails ne leur suffisent plus !

Enregistrons un nouveau truc qu'on utilisera bientôt dans les films d'aventures. Poulain a réussi à voler... 8 mètres sur son aviette !

Nous ne tarderons pas à voir l'enlèvement en aviette d'une Elaine ou d'une Ruth Roland !

Notre « star » de ciné et de boxe, Carpentier, a dû, pour échapper aux indiscrets, barricader la maison où il s'enferme et l'entourer de fils de fer barbelés !... Attendons le match, en nous félicitant de ne pas être à la place de « Jack sans peur » Dempsey.

Ce qu'on apprend à la Santé

SCÈNE DE REVUE

Voici l'un des scènes les plus applaudies de Ça Va, la nouvelle revue de MM. Rip et Gignoux, qui triomphe en ce moment au Théâtre de Paris.

La scène représente un préau de la prison de la Santé. Deux détenus, M. Himmel et M. Galmot, autorisés à se promener ensemble, se rencontrent à la porte de leurs cellules.

HIMMEL (*Saluant Galmot*). — Monsieur Galmot, je suppose ? L'as de la spéculation sur les rhums ?...

GALMOT (*Le saluant à son tour*). — Lui-même... Et vous, cher monsieur ?

HIMMEL. — Himmel... Himmel, le trusteeur des cinémas franco-américains.

GALMOT. — Très heureux... Un cigare ?

HIMMEL. — Volontiers... Ravi de faire avec vous ce petit tour de promenade !

GALMOT. — Il fait beau... Vous comptez rester encore quelque temps ici ?

HIMMEL. — Je ne sais pas... Peut-être irai-je à Deauville pendant la grande semaine, mais ça n'est pas plus sûr que ça... J'ai un petit procès qui me retient ici. Vous savez ce que c'est ?... Les procès, ça n'est pas très folichon... Mais il faut être là !

GALMOT. — Bah ! vous partirez quand vous voudrez !... Charlot s'évade...

HIMMEL (*Etonné*). — Comment dites-vous ?

GALMOT. — Charlot s'évade... Le fameux film de Charlot ! Ça vous connaît, les films ?

HIMMEL (*À part*). — Les quoi ?... Comment qu'il a dit ça ?

GALMOT. — Où en êtes-vous de vos petits embêtements ?

HIMMEL. — J'ai rendez-vous tantôt avec le juge d'instruction !

GALMOT (*Plaisantant*). — Judex !...

HIMMEL (*De nouveau étonné*). — S'il vous plaît ?

GALMOT. — Judex !... A cause du film... (*À part*) Est-il bête !

HIMMEL (*Méfiant*). — A cause de quoi ?

GALMOT. — Comment avez-vous monté votre affaire ?...

HIMMEL. — Oh ! c'est bien simple. Je n'avais pas d'argent ; j'ai dit à des capitalistes français : « J'ai tous les cinémas américains. Donnez-moi de l'argent. »

GALMOT. — Et ils ont marché ?...

HIMMEL. — Bien sûr ! Avec leur galette, je suis allé à New-York, et j'ai dit à des capitalistes américains : « J'ai tous les cinémas français... Aboulez vos dollars ! »

GALMOT. — Et ils ont marché... ?

HIMMEL. — Non.

GALMOT. — Pourquoi ?

HIMMEL. — Mystère...

GALMOT (*Riant*). — Mystère de New-York !...

Ah ! celui-là est bon, alors ?... (*Voyant que Himmel ne comprend pas*) Hein ?... Vous ne le trouvez pas bon ?

HIMMEL. — Quoi ?

GALMOT. — Mystère de New-York !...

HIMMEL. — Comprends pas...

GALMOT. — A cause du film, voyons !...

HIMMEL. — Excusez-moi, cher monsieur, mais vous dites tout le temps : A cause du film... A cause du film... Voulez-vous avoir l'obligeance de m'expliquer le sens de cette nouvelle expression d'argot ?

GALMOT. — Quoi ? Quoi ? Quoi ? Quel argot ? Où voyez-vous de l'argot ?... Vous ne savez pas ce que c'est qu'un film ?...

HIMMEL (*Candide*). — Non...

GALMOT. — Ça, alors, c'est trop fort ! Mais enfin, quand vous allez au cinéma...

HIMMEL (*Ahuri*). — Comment dites-vous ?

GALMOT. — Oui... Quand vous assistez à une représentation cinématographique, comment appelez-vous la pièce qu'on donne sur l'écran ?

HIMMEL (*Ahuri*). — Mais je... je n'ai jamais pu... Ah ! ça mais ! Ah ! ça mais !... Ça existe donc le cinéma ? ? ?

GALMOT. — Hein ? ? ?

HIMMEL. — Oui... Ça existe vraiment, dites ? ? ? Ça existe ? ? ? Il y a vraiment un appareil qui fait tourner des photos en projection ? Et ça donne véritablement l'impression de la vie ?...

GALMOT. — Dites donc, dites donc, vous vous fichez de moi, vous ?

HIMMEL. — Mais pas du tout !... Je croyais que l'invention de M. Lumière était une affaire, une affaire comme la mienne, comme la vôtre... une blague, quoi !

GALMOT. — Non ? Vous parlez sérieusement ?

HIMMEL. — Bien sûr. Enfin, bon sang ! quand on lance une affaire de mines d'or... il n'y a jamais de mines d'or... Alors pourquoi voulez-vous qu'on ne fasse pas une affaire de cinéma, même s'il n'y a pas de cinéma ?

GALMOT. — Je suis heureux de vous donner ce petit renseignement... Le cinéma existe...

HIMMEL. — Parlez... Parlez... Expliquez-moi !... Alors ! vraiment, ce sont des photos qui remuent ? Dites ?... Elles remuent ?

GALMOT. — Elles remuent...

HIMMEL. — C'est magnifique !... Des photos qui remuent !... Qu'est-ce qu'on va chercher ?

Moi, n'est-ce pas, pour mon affaire, elles n'avaient pas besoin de remuer. Je disais que ça remuait, et le tour était joué... Mais ça remue ! Comment est-ce possible !...

GALMOT. — Je vais vous expliquer ce que c'est que le cinéma... Suivez-moi bien, monsieur Himmel... (*Il chante*).

Couplets

Air : *Le Médecin rigolo*.

L'cinématographe est une invention
Qui permet d'avoir par un' projection
Sur un grand écran, blanc, généralement
Un' suite d'images qu'on met en mouvement

HIMMEL. — Tiens ! Tiens !

GALMOT

Ces imag's, qui sont des photographies,
Reproduis'nt alors, à peu près la vie,
Car on les a pris's successivement
Sur la pellicul' d'enregistrement.

HIMMEL (*Emerveillé*). — C'est épatant !...
Y a pas à dire... C'est épatant ! Non !... Les types
qui trouvent des trucs comme ça ! C'est formidable !...
Et ça ne se sait pas !... (*Inquiet soudain*)
Mais dites donc... Si ça existe le cinéma... si
ça existe... vraiment... Mon affaire...

GALMOT. — Eh bien quoi votre affaire ?...

HIMMEL (*Affolé*). — Mon affaire est beaucoup
plus grave !... Mais c'est fou ce qu'elle devient
grave, mon affaire !... (*Il étouffe*) Ça y est...
Mes vapeurs !... J'ai mes vapeurs... Ça m'a
donné un coup !... (*Il prend une gourde dans
sa poche et boit*) Ah ! ça va mieux !... (*Il tend
sa gourde à Galmot, machinalement*), J'ai failli me
trouver mal...

GALMOT (*qui a pris la gourde et qui a bu*). —
C'est bon, ça, qu'est-ce que c'est ?

HIMMEL. — Du rhum.

GALMOT (*Méfiant*). — Quoi ?

HIMMEL. — Du rhum !...

GALMOT (*Riant*). — Allez... allez... Vous
charriez... Hein ? Non, sans blague ?... C'est
du... C'est du...

HIMMEL. — Rhum.

GALMOT. — Du rhum ?? Ah ! ça mais...
Ça existe donc ? ? ?

HIMMEL (*Ahuri*). — Non, mais des fois !...

GALMOT (*qui a bu une nouvelle gorgée*). —
Mais c'est très bon... C'est très bon !... Et vous
êtes sûr que c'est du... que c'est du...

HIMMEL. — Rhum !

GALMOT. — Du rhum ! Voilà que je bois du
rhum ! C'est fou (*Il rit*). Si jamais je pensais
qu'un jour je boirais du rhum !... Ça alors !...

HIMMEL. — Mais enfin, tout ce rhum que vous
avez accaparé ?

GALMOT. — C'était du rhum dans le genre de
votre cinéma... Je disais aux banques : « J'ai
pour 20 millions de rhum. Avancez-moi vingt
millions. » (*Il en boit encore*). C'est fameux ! Avec
quoi fait-on ça ?

HIMMEL. — Je vais vous dire... Suivez-moi
bien, monsieur Galmot...

Couplets

Pour faire du rhum, tout d'abord on prend
De la canne à sucre, à ce qu'on prétend,
A la Jamaïqu', vous pourrez en voir ;
Car si l'sucre est blanc, ses planteurs sont noirs.

GALMOT. — Tiens, tiens !

HIMMEL

On l'fait fondre, après l'avoir concassé.
On a d'la mélass !... quand y en a assez,
On fait distiller cett' préparation...
Et le rhum s'obtient par distillation...

GALMOT. — Et à quoi sert le rhum ?

HIMMEL. — Mais à se griser par définition !

GALMOT (*Emerveillé*). — C'est inouï !...
Qu'est-ce qu'on va inventer ? Dites donc
Himmel, savez-vous à quoi je pense !...

HIMMEL. — Non.

GALMOT. — Je pense que si, vous qui êtes
calé en rhum, vous aviez cherché des capitaux
pour une affaire de rhum...

HIMMEL. — Et, vous qui êtes tellement fort
en cinéma, si vous aviez voulu lancer une
affaire de cinéma...

GALMOT. — Nous n'aurions jamais trouvé
un sou !

HIMMEL. — En France ? Jamais !

GALMOT. — Heureusement que... si nous
n'avons pas suffisamment étudié nos deux
spécialités...

HIMMEL. — Nous avons tous les deux le
sens des affaires !

Couplets

GALMOT

Pour fair' des affair's, il faut avant tout...
Trouver des bonn's poir's. Il y en a partout !

GALMOT

On obtient alors, par pressuration...
Des millions qui val'nt tout's les inventions !...

ENSEMBLE

Mais-z-oui !

GALMOT

On amasse ainsi un petit pécule...
Mém' sans canne à sucre et sans pellicules !

GALMOT

Mais comme y a des gens mal intentionnés...
Et des typ's qui vienn'nt vous emprisonner...

GALMOT

J'suis dans la mélasse...
Et j'ai mal tourné !

HIMMEL

(*Ils rentrent dans leurs cellules*).

RIP ET GIGNOUX

Cinémagazine est en vente partout,
chez tous les libraires et dans toutes les
bibliothèques des gares.

Nous prions nos lecteurs de nous prévenir
s'ils ne trouvent pas Cinémagazine chez
leur fournisseur habituel.

On peut également s'abonner à Cinéma-
gazine ou se procurer les anciens numéros
par l'intermédiaire de tous les libraires.

LES FILMS ET LE PUBLIC

Suite

L'INSUFFISANCE de l'exploitation en France est due en grande partie au manque de hardiesse et de sens commercial de certains exploitants. Après avoir eu le courage de se lancer dans une industrie neuve, ils n'ont pas eu celui d'y adapter des procédés neufs ; ils se contentent des mêmes errements sans comprendre que leur position actuelle est à la merci d'un concurrent plus adroit ou d'un trust plus puissant.

Que voit-on, en province surtout ? Voulez-vous vous rendre compte de ce qu'est un petit cinéma ?

Une petite ville, une petite rue. Un peu d'électricité sur un peu de façade, et les tons criards d'une mauvaise affiche de chez Faria. A la porte, un vague bonisseur dont le répertoire semble limité aux titres des films, engage languissamment les passants à entrer. Le pauvre homme a l'air surtout désolé de flotter dans une si longue capote. Et cependant, le monde entre. Madame, qui est à la caisse, rend la monnaie, et aggrave l'encombrement par une fâcheuse manie de vérifier longuement chaque pièce reçue.

A la porte intérieure, Monsieur, qui semble inquiet de voir entrer tant de spectateurs, et vous regarde avec méfiance, comme si vous vouliez lui voler sa maison, retire une partie des papiers que Madame vous a remis, et vous pousse dans une obscurité malodorante vers un fauteuil peu confortable.

Voici l'écran tout petit où un film bien rayé se termine justement. La lumière revient, laissant le piano étonné finir de travers un morceau à peine commencé.

La salle, mal éclairée et de forme bizarre, n'est pas belle. On devine un ancien magasin mal accommodé à ses nouvelles fonctions. Du monde, beaucoup de monde avec une forte odeur humaine, des cris d'enfants, des rires de soldats. Toutes les places sont mauvaises ; de tous les fauteuils un peu de crin s'échappe ; la dame qui tape sur le piano a l'air obtus et respectable. Elle mange sans arrêt des bonbons. La lumière s'éteint de nouveau.

Et c'est de nouveau un vieux film tout rayé, accompagné sagement par la brave dame qui semble se soucier fort peu de la projection et dont l'unique soin est de faire durer le morceau commencé aussi longtemps que le film.

Mais il faut une surprise et c'est le public qui la fournit. Le voilà sur ce mauvais film qui s'emballe et se passionne. On sent l'attention croître de partout ; on sent autour de soi vibrer tous ces spectateurs faciles. Les bravos ne manquent pas et surtout ce silence angoissé qui ne trompe jamais.

La projection est défectueuse ; les charbons oublient d'être au point, les cassures arrêtent la projection. Qu'importe ! toute la salle subitement agrandie, suit avec une passion soutenue les aventures projetées... et l'énorme puissance du cinéma se dégage mieux qu'ailleurs de ce

vilain petit écran qui fait rêver la petite ville.

Ecran fascinateur qui porte un peu d'inconnu, d'aventure et de vie aux habitants cloîtrés dans la petite salle, petit écran qui pour eux est une envolée sur la réalité menteuse des grandes villes et des pays lointains.

Malgré toute la bonne volonté de la partie conquise du public, il faut agir. Une première réforme s'impose.

Le besoin se fait chaque jour sentir davantage de salles cinématographiques donnant un film ou un programme de façon continue comme le théâtre le fait. Les essais tentés ont été concluants, le succès est lent à se mettre en route ; les films passent une semaine, à peine le temps d'en parler, et déjà ils disparaissent des affiches. Il faut aller en banlieue ou en province pour les retrouver. Les reprises sont rares et ne constituent en tout cas qu'un palliatif exceptionnel. Leur succès constant peut néanmoins donner à penser. Nous devrions avoir à Paris cinq ou six grandes salles qui donneraient seules et pour longtemps de beaux films et autant de petites qui repêcheraient dans la production éparpillée les succès parfois imprévus pour les maintenir à l'affiche jusqu'à ce que soit épuisée la curiosité populaire. Ces salles pourront garder à leur répertoire leurs films et ceux-ci ne pourraient être vus ailleurs. Comme il y a encore place en France et à Paris même pour beaucoup de salles ordinaires, cette réforme ne s'impose pas encore vivement : et c'est dommage, car elle constituerait pour l'industrie cinématographique un supplément de ressources plutôt qu'une concurrence aux salles existantes.

La forme actuelle des programmes l'exige aussi. Il devient de plus en plus impossible de composer un programme convenable. Il y a trop de films en série. On ne peut continuer à couper les films les plus unifiés et à publier par fractions des actions dont l'effet est ainsi dispersé. C'est un régime d'exception essentiellement transitoire. L'appliquer à tous les films est impossible. C'est sa condamnation précise. Chaque film intéressant doit trouver un genre de spectacle qui lui corresponde. Passer deux films en série en même temps comme le font trop d'établissements, c'est annihiler pour une longue période l'effort de nombreux films artistiques, c'est réduire le champ de leur amortissement ; c'est diriger obligatoirement le travail des éditeurs vers un domaine d'intérêt limité. Dans un programme normal actuel il y a 200 mètres d'actualités, 600 mètres de comique, 600 à 1.000 mètres de série. Cela ne laisse guère de place à un film de 1.600 à 2.000 mètres. Cela interdit tout développement plus imposant. On conçoit que l'addition de deux films en série rende absolument impossible la représentation normale d'un grand film.

HENRI DIAMANT-BERGER

(A suivre.)

ALBUM DE CINÉMAGAZINE



JEAN ANGELO

Le Capitaine Morhange, de l'*Atlantide*, dont la création a été particulièrement remarquée par la critique

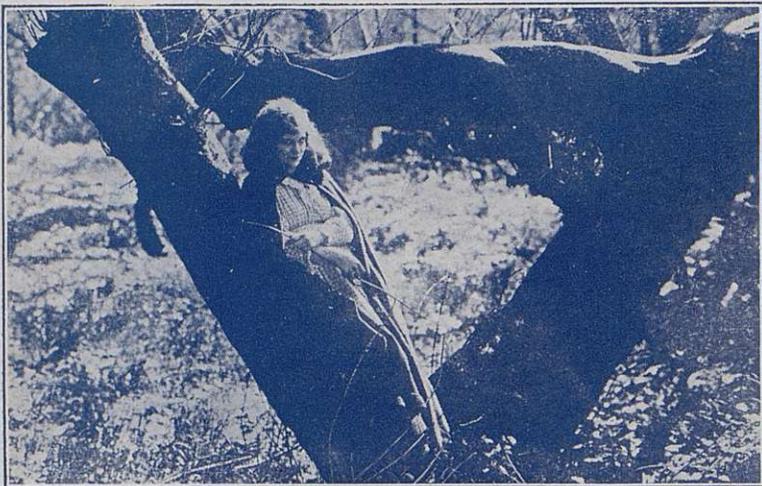
Cliché Pigeard et C^{ie}

1^{er} Juillet 1921

LES FILMS QUE L'ON VERRA PROCHAINEMENT

LA FORCE DE L'AMOUR (Comédie dramatique). — Encore, toujours l'amour ! Et tout ce qu'il faut pour passionner les foules, avec, en plus de grandes qualités, de très jolies photos et une interprète délicieuse, Viola Dana.

Dans le petit village de Horn, Sandy Mac Tavish, homme autoritaire et brutal, vit avec son fils et sa fille. Les deux jeunes gens, en âge de se marier, ont, l'un et l'autre fait leur choix. Richard voudrait épouser Dorothy, une jeune coquette du village, et Mary aime en secret Burr Gordon. Mais leur père s'oppose à ces deux mariages : Richard ne doit pas songer à épouser



VIOLA DANA DANS *La Force de l'Amour*

Cliché G.P.C.

Dorothy parce qu'elle a été fiancée par ses parents à Burr Gordon ; et pour Mary, il l'a promise depuis longtemps à Lot Heifer, individu peu sympathique, mais riche propriétaire du pays.

Un soir, pendant que celui-ci règle avec Sandy les dernières formalités du mariage, Mary fait danser les jeunes gens du village au son de son violon. Soudain, voyant celui qu'elle aime parler bas à Dorothy Fair — en réalité pour lui dire qu'il ne veut pas l'épouser — elle se croit trahie et quitte précipitamment le bal.

Traversant seule les bois pour se rendre chez elle, elle rencontre Lot Heifer qui, légèrement gris, veut l'embrasser de force. Encore tout émue de la scène du bal et, sans se rendre bien compte de l'agression dont elle est victime, elle frappe Lot Heifer avec un couteau que son frère lui avait donné pour se défendre en cas de danger.

Arrive Burr Gordon, qui de loin avait suivi Mary, pour que l'honneur de celle qu'il aime ne soit pas compromis, il s'accuse du meurtre et est peu après conduit en prison.

Mary désespérée, ne sait comment le sauver. Elle essaye de prouver l'innocence de Gordon en s'accusant elle-même. Mais personne ne veut la

croire. Son frère, qui pourtant connaît la vérité, puisque c'est son couteau qu'on a retrouvé près de Lot, refuse de parler, pensant que la condamnation de Burr enlèvera tout obstacle à son mariage.

Et voici que les ouvriers de Lot, pour venger leur patron, se sont emparés de Burr Gordon et vont le pendre ! Que faire ? Mary va trouver Lot, et celui-ci consent à affirmer l'innocence de Burr mais contre la promesse que Mary sera à lui s'il se remet de sa blessure.

Quelque temps plus tard, Lot est guéri... Dans une dernière entrevue Burr et Mary, l'âme désolée, renoncent courageusement l'un à l'autre et se disent adieu pour toujours...

Mais le soir même où le mariage doit être célébré, Lot Heifer demeure introuvable. De nouveau on soupçonne Burr... Le lendemain, on a l'explication du mystère, Lot surpris en forêt par un orage terrible a été foudroyé ainsi que son cheval.

Mary, libérée de sa terrible promesse, sera heureuse avec Burr Gordon.

L'AMOUR ET LA HAINE (Drame en quatre parties). — C'est évidemment l'amour qui triomphe ici de la haine, encore que l'on dise couramment que la haine est encore de l'amour ! Enfin !!! Il faut louer Pauline Frédérick qui est une grande artiste — en Amérique.

UN HOMME EN LOTERIE. — Spirituelle comédie bien interprétée par Owen Moore, adroit comédien, qui joue des rôles comiques avec un imperturbable sang-froid des plus divertissants.

Tous les autres rôles sont bien tenus, et la mise en scène est très bien réglée.

SOUS LE JOUG DE LA MORTE (Comédie dramatique en quatre parties). — Le titre seul suffit à faire prévoir un gros drame. C'en est un, assez bien charpenté, et qui procurera aux spectateurs quelques émotions fortes.

Clara Kimball Young est la protagoniste de cette production d'Outre-Atlantique. Ni l'interprète ni la production ne cassent rien, si j'ose m'exprimer ainsi.

Mais l'échéé venu, pourquoi serions-nous trop exigeants ?...

LES YEUX MORTS. — Cette comédie est remarquablement interprétée par Elsie Ferguson, une comédienne de style, que l'on a toujours du plaisir à revoir à l'écran.

LOIN DU CŒUR (Comédie dramatique américaine). — Assez bizarre comme scénario encore que celui-ci s'éloigne absolument de nos mœurs. A cause de cela et quoique joué par William Hart, le grand artiste « aux yeux clairs », *Loin du Cœur* aura beaucoup de peine à retenir l'attention du public français.

Un simple détail : qui comprendra chez nous que l'on puisse remettre un prisonnier en liberté sur parole, tout simplement parce que ledit prisonnier désire revoir sa femme ?

Et j'ajoute que nous comprendrons moins encore qu'il manque à sa parole, surtout que c'est William Hart qui interprète le rôle, Hart qui nous a si peu habitués à ce genre de façons...

LES ROMANS-CINÉMAS

LE MASQUE ROUGE (ÉDITION VITAGRAPH)
4^e Episode. — Un piège dans la nuit



CLICHÉ VITAGRAPH

Edith Paige que l'on croyait morte dans l'incendie de la roulotte, se trouve, au grand étonnement de tous, au chevet de Bert Ford. Huit jours ne se sont pas écoulés que *le Masque Rouge* continue ses exploits criminels au cours desquels le célèbre cheval Diabolo est grièvement blessé.

JACK SANS PEUR (ÉDITION PATHÉ)
2^e Episode. — Le Match de boxe.

Jack Derry met sa force au service du bon droit et déjoue tous les adversaires de l'orpheline Christiane dont les deux bracelets représentent une fortune considérable.

Le tuteur de Christiane et son fils ont découvert le secret de ces deux bijoux qui, l'un sans l'autre, n'ont aucune valeur.

Aux applaudissements d'une salle en délire, dans un match de boxe, Jack Derry est vainqueur d'un professionnel réputé.

LE ROI DE L'AUDACE (ÉDITION PATHÉ)
5^e épisode : *Le Globe magique.*



CLICHÉ AUBERT

Lorsque Eddie se présente au Central Déléctives, une sonnerie d'alarme signale la présence des voleurs chez le joaillier Acker.

Eddie bondit à l'endroit indiqué, mais ses adversaires ont raison de lui et réussissent à s'évader.

Ayant appris que Claypool se cachait à Londres, Eddie décide de s'y rendre. En arrivant au port d'embarquement, Eddie rencontre l'associée de Claypool, Nelly, que ce dernier avait abandonnée.

Nelly et Eddie font alliance et s'embarquent tous deux sur le steamer où se trouvent Sonia et son aide, qui n'est autre que le prince Jean, frère du Prince Naar, ainsi que tous les acolytes de Claypool qui décident d'en finir avec le Roi de l'Audace.

LA POCHARDE (ÉDITION PATHÉ)
5^e Chapitre. — Une lueur dans les ténèbres.



CLICHÉ PATHÉ

Devant l'accusation qui pèse sur Charlotte Lamarche, Jean Berthelin se livre à une enquête personnelle. Il trouve près des ruines du Prieuré le bracelet de la marquise de Thiellay. Les deux gardes lui disent ce qu'ils ont vu, et, pressée par Berthelin, la marquise de Thiellay consent à donner le nom du criminel qui ne devra être révélé que si Charlotte Lamarche est condamnée pour l'assassinat du docteur Renneville.

**Ce que l'on dit,
Ce que l'on sait,
Ce qui est...**

Ah ces gosses !

DANS son studio, Charles Burguet, le sympathique et talentueux metteur en scène, tourne *La Bâillonée*, de Pierre Decourcelle.

Trois petits enfants sont dans l'action et Burguet en a chaud... Le premier qui a une scène tout seul, est excellent. On répète : il est épatant, ça tourne, pas un accroc.

Voilà le tour des deux autres — ensemble. O miracle ! Les mômes comprennent à merveille les instructions qu'on leur donne. Ils sont tout plein mignons, ces petits, et tout de suite, on tourne.

— Mais, ça va, s'écrie Burguet, continuons.

Au bout de vingt mètres, voilà le premier qui, en pleine action, s'arrête.

— Qu'est-ce que tu as ? lui crie Burguet.

— Je veux faire pipi !

Tout est à recommencer. On conduit l'enfant là où l'urgence l'appelle et, à son retour, on reprend la scène.

— C'est encore mieux, crie Burguet. Ça va ! ça va !

Mais c'est l'autre à présent qui, à son tour demande à faire... des confidences... beaucoup plus graves.

Burguet a préféré en rester là, il a remis la suite au lendemain !...

Le Cinéma judiciaire

NOTRE collaborateur Lucien Doublon adressait dans un de nos récents numéros, une requête au Préfet de Police pour lui demander d'adjoindre au système Bertillon, la prise de vues cinématographiques. Un fonctionnaire de la police judiciaire qui déclare cette idée excellente, nous signale que l'année dernière, l'on a pu arrêter un malfaiteur grâce au cinéma. Il s'agissait d'un déserteur qui avait commis de nombreux vols et qui était parvenu à échapper à toutes les recherches. Cet individu eut l'imprudence de se faire engager comme figurant par une maison d'édition et parut sur l'écran, dans une scène de réunion publique. Une de ses victimes le reconnut et le signala à la police. Il fut relativement aisément retrouvé sa trace. Le déserteur avait été victime de son amour du cinéma. Ne le plaignons pas.

Le Fer à friser de Mary Pickford

LA fameuse vedette américaine que nous eûmes l'occasion de voir l'année dernière à Paris, n'est pas ennemie de la gaité. Elle mystifia sévèrement, il y a quelques mois, un de ses admirateurs, personnage insupportable qui lui demandait de l'admettre à l'honneur de visiter le studio où elle travaillait alors. Elle finit par accorder la faveur que le bonhomme sollicitait. Elle avait son plan. L'individu fut introduit d'abord dans la loge de l'artiste.

— Je parie, lui dit celle-ci, que vous ne seriez pas capable de vous servir de cet appareil.

Elle désignait un fer à friser électrique qui se trouvait sur une table. L'admirateur se précipita, mais il poussa aussitôt un cri effroyable et devint blême. Le fer était en contact avec le courant !

— J'ai gagné mon pari, reprit Mary Pickford en éclatant de rire.

L'autre confus et voyant qu'on se moquait de lui, disparut pour ne plus jamais revenir.

Pour lancer un film.

CERTAINES firmes américaines ont trouvé ingénieux pour lancer un film — aux Etats-Unis — de faire confectionner des mannequins de cire, plus grands que nature, représentant la vedette. Ces mannequins sont exposés, tantôt dans les vitrines des magasins les plus fréquentés, tantôt à la porte des cinémas. Ce mode de publicité obtient un réel succès auprès du public américain. Pourquoi ne tenterait-on pas chez nous cette expérience ?

Fatty Philosophe

SAIT-ON quel est l'auteur favori (en ce moment du moins) du joyeux Fatty ? Le philosophe Emerson qui écrivit un livre célèbre sur les *Représentants de l'Humanité* et mourut en 1882. Fatty prétend qu'il n'est pas de plus grand délassément que de se consacrer à l'étude de la philosophie. Aussi, dès qu'il rentre du studio, il s'enferme dans un salon, se couche sur une chaise-longue et se met à lire les théories de l'écrivain américain. Est-ce une toquade ? Ou bien le fantaisiste Fatty a-t-il simplement voulu prouver, que pour être capable de se livrer aux plus abracadabrantes pitièreries, il n'en était pas moins susceptible de vivre en intellectuel ?

Films Spirités

S'IL y a parmi les lecteurs et les lectrices de *Cinémagazine* des fervents du spiritisme, ils seront satisfaits d'apprendre qu'on étudie le moyen de mettre le cinéma au service de l'occultisme. On veut surtout contrôler les phénomènes de matérialisation. Il n'est pas impossible qu'un grand astrologue, dont le nom est très populaire en France, ne prenne très prochainement l'initiative d'installer un opérateur cinématographique et son appareil, dans une propriété de la grande banlieue, où depuis quelques temps il procède à certaines expériences, en compagnie d'un médium connu et d'une femme qui est un sujet très brillant. Le sujet en question permet des matérialisations qui ont pu être photographiées en plein jour et devant de nombreux témoins. Des mains ont apparu notamment, que l'on a pu toucher et qui se sont formées assez rapidement, sans qu'on ait pu se rendre compte exactement de la nature du phénomène. Une bande cinématographique prise au ralenti permettrait de reconstituer ce dernier autant de fois qu'il serait nécessaire. Malheureusement, les médiums ne veulent pas admettre de profanes aux expériences. Il faudrait trouver un opérateur adepte du spiritisme. Il doit bien y en avoir en France.

Tous les Chemins mènent...

UN quotidien publiait ces jours-ci dans ses « Demandes d'emplois », l'annonce d'une jeune fille qui cherche à être sténo-dactylographe chez un éditeur de films et qui déclare ne pas être exigeante pour ses appointements. Cette annonce émane certainement d'une personne qui se croit photogénique et qui espère, avec de la persévérance, aboutir à quitter le clavier pour le studio ! Décidément, tous les chemins mènent au ciné.

Cheveux décolorés

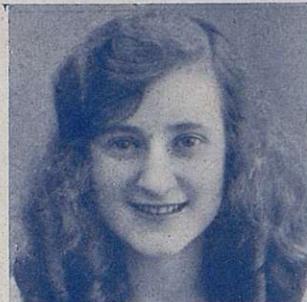
BON nombre de jeunes premiers de cinéma, dotés par la nature d'une chevelure fort brune, trouvent bon de se faire teindre en blond. A les en croire, ils deviennent irrésistibles, au moins à l'écran. Il faut, pour agir ainsi, un certain courage, car lesdits jeunes premiers provoquent plus d'une réflexion désagréable sur leur passage, lorsqu'ils se trouvent hors des studios. Mais ils demeurent impassibles et semblent ne pas entendre les sarcasmes. C'est beau, l'amour de l'art.

QUELLE EST LA PLUS PHOTOGÉNIQUE ?

CONCOURS DES "AMIES DU CINÉMA" — Troisième Série



FÉLY GIACOMONI. — Marseille.
Age : 25 ans. — Taille 1^m63.
Cheveux bruns. — Yeux bruns.



NICETTE LAFITTE. — Marmande.
Age : 13 ans. — Taille 1^m50.
Cheveux blond doré - Yeux algue marine



SIMONE-JUTEAU-LARRAT. - Agen
Age : 15 ans. — Taille : 1^m62.
Cheveux châains. - Yeux marron foncé.



JEANNE BRUET. — Lille.
Age : 21 ans. — Taille 1^m63.
Cheveux blond cendré - Yeux bleu-vert



LIANE D'ARCY. — Strasbourg.
Age : 19 ans. — Taille : 1^m53.
Cheveux blond cendré. - Yeux gris-vert.



NOELLE ROY. — Meudon.
Age : 22 ans. — Taille 1^m60.
Cheveux châtain clair - Yeux brun foncé.



JANE CORIGLIANO. — Paris.
Age : 21 ans. — Taille : 1^m70.
Cheveux châtain foncé. — Yeux noirs.



MAGGY GARREL MANSIS. — Cannes.
Age : 25 ans. — Taille 1^m58.
Cheveux noirs. — Yeux noirs.



JOSANNE MORANI. — Paris.
Age : 17 ans. — Taille 1^m58.
Cheveux noirs. — Yeux noirs.

Règlement du Concours. — Jusqu'au 26 Août, *CINÉMA GAZINE* publiera chaque semaine une série de photographies. Nos lecteurs sont priés de les conserver soigneusement pour pouvoir les classer et nous faire parvenir leur bulletin de vote aussitôt la publication de la dernière série. Le délai de réception des photographies est prolongé jusqu'au 1^{er} Juillet. Les bulletins de vote comporteront, par ordre de préférence, le classement des concurrentes dont nous aurons publié les photographies et une liste type sera établie d'après le résultat donné par le dépouillement général du scrutin.

Les dix premières de cette liste seront filmées dans une séance de prise de vues qui aura lieu en présence de nos meilleurs metteurs en scène et l'une d'elles sera choisie pour tourner dans un film pour lequel *CINÉMA GAZINE* organisera prochainement un concours de scénarios.

Les 50 électeurs dont le bulletin de vote se rapprochera le plus de la liste type, recevront des prix dont le détail sera donné dans un prochain numéro.

Les dernières réponses devront nous parvenir avant le 5 Septembre.

COURRIER DES "AMIS DU CINÉMA"

Cette rubrique est exclusivement réservée à nos Abonnés et aux "Amis du Cinéma".

Grande admiratrice de M. Pickford. — Vous trouverez dans notre N° 20 une biographie complète de cette artiste.

Votre Lise abonnée. — Ch. de Rochefort, 23, rue de la Buffa, Nice. André Nox, 25, rue Desbordes-Valmore. Mathot : Pathé, rue du Bois, Vincennes. Joubé : Pathé, rue du Bois, Vincennes. W. Hart. : 1215 Bates Street, Hollywood.

Mariette Carlier. — Pour participer au concours, il faut vous abonner et faire partie de l'Association des Amis du Cinéma. Vos photos sont trop petites, il faut une assez grosse tête.

Koura-San. — Sessue Hayakawa : nous avons donné ces renseignements dans notre N° 13 ; 2° G. Signoret : Film d'Art, 14, rue Chauveau à Neuilly ; 3° nous avons rectifié votre abonnement : ce numéro ne comptera pas.

Primerose et George. — 1° *Barrabas* : Françoise Varèse : Blanche Montel ; 2° entre 25 et 30 ans. La troupe des *Deux Gaminis* a fini le film qu'elle tournait à Alger, le film s'appellera : *L'Orpheline*, de Louis Feuillade. Pour renseignements sur Sandra Milowanoff, voyez notre N° 18.

Jaffre. — Stacia Napierkowska : 30, avenue de Saxe. Ecrivez-lui, peut-être vous répondra-t-elle.

Garric-an-ankou. — Voyez réponse *Primerose*. *F. de Heriog.* — *Voleur de Femmes* : on ne nous a pas donné la distribution de ce film.

Gilbert dentiste. — Simone Genevois a tourné de nombreux films. Voyez notre N° 17. A environ 10 ans. Les films que M. Guy de Téramond a adaptés ont été, d'une façon générale, tournés en Amérique.

Diamena. — Nous ignorons l'adresse de cet artiste.

La Chiffa. — 1° Ecrivez-lui Studio Gaumont, rue de la Villette ; 2° *As de Carreau* : Mary Walcamp ; 3° Jeannette l'Orpheline.

Lorette Arlys. — 1° R. Joubé, 18, rue de la Grande-Chaumière (Paris VI°) ; 2° être photogénique, c'est être jolie sur une photographie non retouchée ; 3° indifféremment.

Manouchtu. — Si cet artiste a réellement cet âge, il ne doit pas tenir à le divulguer.

Haddy Dnargil. — Cresté : voir N° 21. Mathé : répondrons prochainement.

Muguet d'Yvelines. — Environ 45 ans. Ecrivez-lui à l'Itala-Film, à Rome.

Joë H. — La taille ne joue aucune influence.

Lady Bylon. — Jacqueline Arly : 23, rue de la Buffa, à Nice. Geneviève Félix : S. C. A. G. L. 30, rue Louis-le-Grand.

Myriam Ever. — Mais oui, notre Association des Amis du Cinéma s'étend au delà des frontières. La cotisation est de 2 francs français.

Monette. — Pour participer au concours, il faut faire partie de l'Association des Amis du Cinéma (Voir N° 16), donc être abonnée à *Cinéma-magazine*. Oui, vous pouvez concourir également comme électeur.

Netty Nelson. — Nous avons reçu vos deux lettres, une du 8, l'autre du 12, il n'y a donc pas beaucoup de temps à perdre, d'autant que notre courrier est réservé aux membres de notre association. Le mandat international est pour chaque artiste. Ecrivez-lui en anglais. Tsin-Hou est Chinois. Paris pour le moment. Ecrivez-lui chez Aubert.

Symphonie blonde. — Nous vous retournerons les photographies.

Marguerite Cussey. — Nous comptons sur vous pour faire de la propagande dans votre entourage.

Gusta Van den Bergh. — Vous avez mal compris. *Fan de Lyon* ne se charge pas de faire obtenir des photos. Il faut vous adresser personnellement à chaque artiste.

Boisvillette. — 1° Nous ne savons si cet artiste est encore à Nice et s'il tourne actuellement. Nous croyons qu'*Impéria* fut son début au cinéma. L'âge que vous lui donnez doit être exact ; 2° Nous ne connaissons pas cet artiste.

Vicam 1621. — Aucun, mais ils improvisent des répliques pour s'aider à jouer les scènes qu'ils tournent.

Gy Genève. — Pour toutes ces questions un peu personnelles, adressez-vous à l'artiste elle-même, Studio-Pathé, Vincennes.

Un collectionneur. — 1° Nous ne connaissons pas ces artistes ; 2° nous n'avons pas de raison de croire que le nom de cet artiste soit un pseudonyme ; 3° Mme Violette Gyl.

La Pâquerette. — 1° Fairbanks, Pictures-Corporation, 6234, Semla avenue, Hollywood (Californie) U. S. ; 2° Adresse inconnue.

Charles B., Tunis. — 1° Cette artiste peu connue ne peut être la plus grande vedette du cinéma ; 2° le principal artiste de *Marouf* est M. Jean Signoret, les autres rôles sont tenus par Mlle Larose, MM. Mohamed Medelgi, Si Mairef ; ces deux derniers sont tunisiens ; 3° Oui.

Salambo III. — Je ne vois pas de rôle de ce nom dans *Tih Minh*. Ne faites-vous pas erreur ?... *Vers l'Argent*, production Plaisetty, édition Pathé, avait pour principaux interprètes : Mary Mas-art, Manuel Caméré, Georges Mauloy et Baron fils.

Myriem. — Nous n'avons aucune raison pour donner la photographie de ce médiocre artiste qui est retourné dans son pays avec la louable intention de ne plus faire de cinéma.

Sportsman. — Ce sont deux jolies « Girls » de music-hall newyorkais connues sous le nom de *Dolly Sisters*. Ce film est presque français car il a été tourné par notre compatriote M. Léonce Perret. Le rôle de *La Pocharde* est joué par Mme Jacqueline Forzane.

Peuotte. — Tous les abonnés et les lecteurs de *Cinéma-magazine* peuvent prendre part au vote des plus jolies amies du cinéma.

Paul, Bruxelles. — Non, c'est un truquage photographique qui, en général, est assez adroitement exécuté. Les cheveux de ces artistes ne sont pas roux naturellement, et, au risque de me faire arracher les yeux, je vous dirai que ce sont des brunes décolorées.

Un futur as du Far-West. — William Farnum, 1401 North Western Avenue, Los-Angeles, Californie (U. S. A.) George Walsh P. O. Box 24, Station H. Fox Film Corporation, 130 West, 46 th Street, New-York City (U. S. A.).

Jehanmot 133. — Quelques maisons en vendent. Nos photos sortiront très prochainement.

Florentin André, Nancy. — Sommes très sensibles à vos félicitations et avons pris bonne note de votre description de l'insigne qui vous donnera toute satisfaction. Faites de la propagande autour de vous, car nous ne serons jamais assez nombreux pour faire triompher le film français.

René Buretey. — Lisez tous nos numéros précédents et particulièrement le n° 16 du 6 mai dernier. Serons très heureux de vous compter parmi « les Amis du Cinéma ».

IRIS

L'abondance de cette rubrique m'oblige à prier mes lecteurs de prendre patience.

SPLENDID-CINÉMA-PALACE

60, Avenue de la Motte-Picquet
Téléphone : Saxe 65-03
Direction artistique : G. MESSIE
Grand Orchestre Symphonique : A. LEDUCQ

Programme du 1^{er} au 7 Juillet 1921

PATHÉ-JOURNAL — PATHÉ-REVUE
CANNES. Plein air

CARPENTIER et DEMPSEY, leur entraînement.

L'HOMME AU TROIS MASQUES

11^e épisode : Jean-Claude et Jeannine.

L'ÉPINGLE ROUGE

Nouvelle dramatique de M. P. Bienaimé
Interprété par Tsin-Hou, Félix Ford, Donatien & Simone Vaudry.

QUATRE-VINGT-TREIZE

l'œuvre célèbre de Victor Hugo.

Première Époque

Interprété par Philippe Garnier, Krauss, Paul Capellani, Dorival, Charlier & M^{me} Barbier-Krauss.

LES DEUX BAMBOCHEURS, Comique

Intermède : **LES TELLORS**, Duettistes à voix et leur Poupée parlante.

Tous les jeudis à 2 h. 1/2, Matinée spéciale pour la jeunesse

La semaine prochaine : **LA NUIT DU 13.**

QUATRE-VINGT-TREIZE, 2^e et dernière époque.

TIMBRES-POSTE pour collections tous pays. Série **TIMBRES DE GUERRE**. A. DEPIERROIS. Le Passage-Laurier (Finistère).

ÉCOLE PROFESSIONNELLE des Opérateurs cinématographiques de France, 66, rue de Bondy, Paris. Tél. : Nord 67-52. **Projection et Prise de vues.**

ON NE VIEILLIT PLUS

MIEUX ON RAJEUNIT



LA CRÈME ACTIVA

"radioactive"

provoque une activité particulière de la vie des tissus, la peau mise en état de jeunesse constante devient plus fine et plus blanche et les rides disparaissent

ENVOI D'ESSAI. Un pot (durée 1 mois) plus que suffisant pour constater des résultats déjà surprenants, est envoyé franco, sans marques extérieures, avec notice contre mandat de 3^{frs}50 adressé à Compagnie française de Vulgarisation 41 RUE D'AMSTERDAM PARIS 6^e EN VENTE DANS BONNES PARFUMERIES & GRANDS MAGASINS

INSTITUT CINÉGRAPHIQUE

Place de la République (18-20, Faubourg du Temple)

Ascenseurs -:- Téléphone : ROQUETTE 85-65 -:- Ascenseurs

Préparation complète au Cinéma dans studio moderne, par artistes metteurs en scène : MM. Nat PINKERTON, F. ROBERT, CONSTHANS, HUGUENET Fils, etc.

COURS ET LEÇONS PARTICULIÈRES (de 14 à 21 heures)

Les élèves sont filmés et passés à l'écran avant de suivre les cours.

Si vous désirez devenir une vedette de l'écran
Si vous désirez savoir si vous êtes photogénique
Si vous désirez ne pas perdre de temps et d'argent
Si vous désirez vous éviter des désillusions : :
Si vous désirez savoir si vous êtes doué : : :

ADRESSEZ-VOUS A NOUS !

TOUT ; Mariages, Baptêmes, etc.
NOUS filmons **TOUS**, petits et grands, jeunes et vieux, amateurs et professionnels.
Nos opérateurs vont **PARTOUT.**

Imp, LANG, BLANCHONG et C^o, 7, rue Rochechouart, Paris

Le Directeur-Gérant : JEAN-PASCAL

1^{er} Juillet 1921. — N° 24

LE COLLIER FATAL

Dans ce Numéro
le 4^e Épisode

Cinémagazine

PARAIT TOUS LES VENDREDIS

1 Fr.



NORMA TALMADGE

CLICHÉ PUFFER

La jolie et talentueuse interprète de *Panthea*, le grand succès des Cinématographes Harry